

INTRODUCTION

La philosophie est une recherche rationnelle de la vérité. En tant que recherche, elle doit adopter une méthode précise et capable de répondre aux exigences de cette recherche. La finalité de l'activité de la raison ici est d'avoir une connaissance.

Avant tout, toute connaissance, dès le départ, suppose une relation entre deux facteurs indispensablement liés entre eux. D'une part, l'homme, en tant qu'agent, qu'acteur principal, appelé par le terme kantien, « sujet connaissant », assure la détermination de l'objet et, d'autre part, « l'objet à connaître » qui se présente comme phénomène. Sans la présence de ces deux principes, la connaissance serait absente.

Comme c'est l'homme qui est l'auteur principal dans la recherche de la connaissance, cela signifie qu'il est doté d'une intelligence. Par son intelligence, l'homme arrive, par l'intermédiaire de son esprit, à connaître la réalité présente. L'acte de connaître consiste à saisir par l'esprit une réalité. Si la connaissance est le fruit du contact de l'esprit avec la réalité, cela signifie qu'elle n'est pas innée en l'homme. La connaissance doit être acquise. Pour assurer cette acquisition, deux voies s'ouvrent au sujet connaissant : l'apprentissage qui demeure au niveau de l'expérience sensible et la voie de la recherche en dépassant le monde de l'expérience sensible. La différence entre ces deux voies se situe au niveau de la faculté et des moyens à utiliser.

La connaissance se présente aussi à l'homme comme un moyen pour atteindre le but de son action. La connaissance à son tour, a pour but de déterminer un objet dans tout son contenu, de concevoir avec précision tout ce qui concerne sa nature. Après avoir déterminé et conçu l'objet conformément à sa nature, on obtient une connaissance. Cette connaissance prétend atteindre la vérité même de l'objet à déterminer.

Ainsi nous pouvons dire que, par la connaissance, l'homme arrive à préciser, à distinguer les choses qui s'offrent à lui. La connaissance est nécessaire à l'homme. Le problème reste sur la détermination de la véracité et de la conformité de la connaissance par rapport à son objet. Pour assurer ceux-ci, bon nombre de penseurs cherchent les moyens les plus sûrs afin d'acquérir une connaissance exacte et certaine. Emmanuel Kant, philosophe, né en 1724 à Königsberg, en Allemagne dans une famille piétiste, est un exemple parmi les nombreux philosophes qui prétendent donner une solution à ce

problème. De 1740 à 1746, Kant étudie à l'université de Königsberg les mathématiques, la physique et la philosophie. Il devient précepteur durant neuf ans avant d'obtenir un poste de privat-docent à l'université en 1755. Il est le premier grand philosophe à assurer un enseignement universitaire régulier. Il enseigne alors la logique et la métaphysique. Habitué à son enseignement, il a reçu une méthode fortement inspirée des mathématiques : démonstrations rigoureuses, définitions précises, déductions logiques des propositions. KANT a fait connaissance avec la physique de Newton, de la philosophie de Wolff et de Hume. Ceux-ci contribuent à la formation de la pensée de notre auteur.

Nous avons choisi cet auteur parce qu'il fait partie des philosophes qui ont beaucoup réfléchi sur le problème tournant autour de la possibilité de la connaissance. Pour bien mener notre recherche, des questions doivent être mises en relief : si le monde en tant que phénomène est connaissable, quelles en sont les conditions ? Est-ce que nos certitudes proviennent exclusivement de l'expérience ? Quelles attitudes devront nous prendre face aux éléments qui échappent à l'expérience ? Au-delà du monde phénoménal, est-ce qu'il y a encore de place pour la connaissance ? A travers ces différentes questions nous allons démontrer si notre connaissance exige ou non des cadres dans lesquels elle est possible. C'est pourquoi nous avons choisi comme titre du présent mémoire :

« LA CONCEPTION KANTIENNE DE LA CONNAISSANCE ».

Le choix de ce thème ne relève pas du hasard. On l'a choisi parce que, parfois, l'homme dans l'utilisation de son intelligence transcende le cadre de la possibilité de la connaissance.

Toutefois, en tant qu'être de raison, l'homme voudrait comprendre et rendre intelligible toute chose. L'homme proclame l'autonomie de la raison. A partir de la raison, on peut expliquer et comprendre tout. L'homme ne fait plus une distinction entre le phénomène (ce que peut être l'objet de l'expérience) et le noumène ou chose en soi (qui n'est pas accessible à nos sens). Par cette dernière, la connaissance parfois n'est pas tangible. Par conséquent, la connaissance que l'on peut avoir varie selon le domaine dans lequel il a travaillé. Il y a des différences, par exemple, entre une connaissance basée dans le monde phénoménal, qui peut être scientifique, et une connaissance reçue

du monde nouménal, désignée par le terme de métaphysique. Mais, en tant que connaissance, les deux restent nécessaires à l'homme.

Notre objectif, dans le présent travail, est de n'utiliser la raison qu'à bon escient. Kant veut restreindre l'usage de la raison aux situations où elle est vraiment légitime. En voulant limiter le savoir, il donne place à la croyance. Kant dit :

Je ne peux jamais admettre Dieu, la liberté, l'immortalité, en faveur de l'usage pratique nécessaire de ma raison, sans enlever en même temps à la raison spéculative ses prétentions injustes à des vues transcendantes.¹

Ce qui reste à savoir maintenant, c'est comment Kant arrive à tracer son chemin pour trouver les conditions de possibilité de la connaissance.

Le nom de Kant, dans l'histoire de la philosophie, en général, et dans le contexte de l'épistémologie, en particulier, se signale pour sa contribution dans le souci d'établir une balise pour l'utilisation de notre raison au niveau de la recherche. Il analyse ce qu'il peut faire et ce qu'il est incapable de faire, c'est-à-dire, il étudie sa puissance, et ce qu'il peut connaître.

Ainsi, pour traiter ce thème, nous essayons de diviser notre travail en trois grandes parties. La première partie consiste à traiter les sources de la philosophie kantienne et son contexte philosophique ; la seconde partie analysera la nature de notre connaissance et ses limites ; et la troisième et dernière partie essayera de démontrer les conditions de possibilité de la connaissance en insistant sur l'importance de celle-ci sur le plan de la recherche de la connaissance.

La philosophie kantienne tire son existence d'origines très complexes et hétérogènes. Certes, les tendances collectives, les préoccupations philosophiques et les idées dominantes de son époque, mais il y a aussi et surtout l'expérience personnelle de l'auteur. Cette étude de la source de la philosophie kantienne constitue l'objet de la première partie de notre travail.

¹ Remi Hess, *25 Livres clés de la philosophie*, P.150

**Première partie : AUX SOURCES DE LA
PHILOSOPHIE KANTIENNE
ET SON CONTEXTE**

Chapitre I : - LES SOURCES DE LA PHILOSOPHIE DE KANT

A – L'éducation dans le Piétisme :

Kant est influencé par le luthérianisme, mais il voit quelques dogmes dans cette pratique. Dans la théologie de Luther, la foi est, avant tout, une démarche personnelle d'engagement. Elle n'a pas besoin de justifications rationnelles, intellectuelles préalables. La foi relève de la raison pratique, c'est-à-dire, en somme, de la volonté. Kant considère donc que la théodicée² est impossible et inutile.

Il a été élevé dans le piétisme³. Mais il réagira contre cette tendance. Sa position se situe entre le rationalisme déiste⁴ et le piétisme fidéiste⁵. Certes, la foi n'est pas une démarche purement intellectuelle, mais elle n'est pas non plus irrationnelle. Elle est rationnelle, mais d'une rationalité autre que celle de l'entendement pur. C'est la rationalité de la raison pratique. Kant se situe donc, en quelque sorte à mi-chemin entre le rationalisme et le fidéisme, en matière de religion.

B – L'influence de la tradition rationaliste.

Le rationalisme est un terme qui désigne une doctrine, une attitude intellectuelle assignant à la raison ou lumière naturelle, qui est la seule capacité humaine de connaissance, une valeur exclusive pour comprendre la réalité dans ses diverses manifestations et y organiser son existence.

² Théodicée = théologie rationnelle.

³ Au sens propre du terme, un mouvement religieux né dans le cadre du luthérianisme en Allemagne aux XVII et XVIII^{ème} siècle. Il insiste sur la piété personnelle, en réaction contre l'institutionnalisme et le dogmatisme de l'Eglise officielle.

⁴ Déiste = qui professe le déisme : croyance en l'existence d'un Dieu Créateur, mais sans référence à une révélation.

⁵ Fidéiste : relatif au fidéisme ; doctrine selon laquelle la foi dépend du sentiment et non de la raison.

Donc est rationaliste celui qui n'admet comme recevable que ce qui peut être reconnu comme tel par une intelligence strictement humaine, à l'exclusion de toute révélation d'origine transcendante et de tout dogme métaphysique. En plus, il cherche aussi à se démarquer, de toute connaissance acquise par l'expérience. Le rationalisme peut se définir alors par le souci de mettre au jour des raisons valables pour admettre comme vraies ou vraisemblables ou pour rejeter comme fausses ou absurdes toutes les hypothèses que l'esprit peut se forger à propos de ce qui se passe dans la nature.

La rencontre de Kant avec la pensée de Leibniz est fructueuse. IL rencontre chez Leibniz ce qu'on entend par « le principe de raison suffisante ». Cette thèse pose comme condition que l'homme en tant que sujet connaissant, dispose de la faculté suffisante, lui assurant la possibilité de fonder une connaissance fiable. La faculté, ici en question, est posée en tant que fondement, revêtue d'une pleine autorité afin d'assurer la validité de la connaissance, c'est la raison.

De même aussi pour Wolff, philosophe qui exerce une grande influence en Allemagne. Son enseignement va être, pendant longtemps une référence. Kant l'admire beaucoup. Wolff proclame que la raison peut et doit servir la religion. Elle est un moyen de défense de la vérité révélée. Il présente des preuves de l'existence de l'âme et de Dieu, qu'il considère comme étant des données d'une certitude presque mathématique. Il pousse son rationalisme jusqu'à affirmer que l'esprit qui procède à des déductions purement rationnelle est indépendant de l'expérience, la précède et s'en passe même.

Kant va réagir contre ce dogmatisme, malgré son admiration pour la méthode rigoureuse de Wolff. Mais il est important de signaler que ce n'est pas le rationalisme en tant que tendance de l'esprit que Kant veut contrarier, mais seulement, l'abus ou l'extension du pouvoir de l'entendement dans le domaine où il est vulnérable. Il va, en quelque sorte, remettre en place cette raison qui est prétentieuse et trop sûre d'elle-même.

On ne peut pas non plus négliger l'apport de l'ouvrage de Rousseau dans les orientations de la pensée de Kant. En 1762, il découvre *l'Emile*, livre qui a bouleversé son habituelle promenade. Kant prend Rousseau au même titre que Newton. A ce propos, GOULIGA affirme que :

Si le philosophe de Königsberg avait examiné à travers le prisme des équations newtoniennes l'infinité du monde stellaire, les paradoxes de Rousseau l'aidaient maintenant à sonder de façon analogue les tréfonds de l'âme humaine.⁶

Cela amène Kant à formuler sa véritable pensée et s'affranchir d'un livresque préjugé. Voici ce que Kant dit :

J'éprouvait une soif absolue de connaissance [...] Je croyait à l'époque que c'était l'honneur suprême de l'humanité et je méprisait le peuple inculte. C'est Rousseau qui me mit sur le droit chemin. Mon aveuglement se dissipa et j'appris à respecter les hommes.⁷

Autre que le rationalisme, Kant a fait connaissance aussi avec la philosophie de Hume.

C- L'influence de Hume.

Kant a connaissance de la philosophie de Hume (1711 – 1776). Dans sa théorie de la connaissance, Hume est contre les rationalistes. Son ambition est de faire introduire dans la science la méthode d'investigation empirique. Ainsi, pour lui, tout vient de l'expérience. Si Kant s'est endormi par le dogmatisme de Wolff, l'arrivée de Hume constitue un moment très important, pour lui, parce que c'est à partir de ce temps là qu'il a commencé à remettre en question et à passer tout son temps à se demander sur le vrai fondement de la connaissance. A ce propos, il dit :

Je l'avoue franchement ; se fut l'avertissement de David Hume qui interrompit d'abord, voilà bien des années, mon sommeil dogmatique et qui donna à mes recherches en philosophie spéculative une toute autre direction.⁸

Cette affirmation de Kant trouve sa justification lorsqu'il dit que toute connaissance doit avoir comme fondement dans l'intuition sensible, car les objets des sens sont forcément l'objet de l'expérience possible.

⁶ GOULIGA, E. *Kant, une vie*, p.52

⁷ *Ibid*

⁸ Kant, *Prolégomènes à toute métaphysique future*, p.13

Chapitre II : CONTEXTE PHILOSOPHIQUE DE KANT

A – Le siècle des Lumières

1 – Définition

Le siècle des Lumières est un terme qui désigne le XVIII^e siècle, en tant que période de l'histoire de la culture européenne, marquée par le rationalisme philosophique et l'exaltation des sciences, ainsi que par la critique de l'ordre social et de la hiérarchie Religieuse, principaux éléments de l'idéologie politique qui fut au fondement de la révolution française. Cette expression était déjà fréquemment employée par les écrivains de l'époque, convaincus qu'ils venaient d'émerger du siècle d'obscurité et d'ignorance et d'entrer dans un nouvel âge illuminé par la raison, la science et le respect de l'humanité.

2 – Sa manifestation

Ce siècle est qualifié de siècle des Lumières car il présente un grand changement sur l'histoire de l'humanité. Ce changement, à souligner, c'est un changement qui nous oriente vers une « Lumière ». Car avant cette période, nous sommes encore sous l'emprise de quelques autorités qui nous empêchent de se déployer. Voici comment Kant nous définit les Lumières :

Qu'est ce que les Lumières ? La sortie de l'homme de sa minorité, dont il est lui-même responsable. Minorité, c'est-à-dire incapacité de se servir de son entendement sans la direction d'autrui, minorité dont il est lui-même responsable puisque la cause en réside non dans le défaut de l'entendement mais dans un manque de décision et de courage de s'en servir sans la direction d'autrui : *sapere*

***audere ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement.
Voilà la devise des Lumières.***⁹

Les Lumières sont donc déterminées par l'usage de la raison et par le fait pour un individu de penser de manière autonome. Ce qui est caractéristique des Lumières, c'est plus radicalement une distance avec la tradition et l'autorité, la haute estime de la liberté, et la valorisation positive de la capacité à trouver une solution rationnelle à toutes les questions.

C'est donc le moment où les penseurs forgent une nouvelle méthode de pensée. Elle est donc une attitude de pensée. Selon Kant, le mot d'ordre du siècle devait être « ose savoir ». Il faut avoir l'audace et le désir de réexaminer, de remettre en question toutes les valeurs reçues. De faire en sorte que les penseurs arrivent à explorer de nouvelles idées dans des directions différentes. C'est la raison pour laquelle, les incohérences et les contradictions apparaissent dans de nombreuses disciplines de cette époque.

B – PERIODES CRITIQUES.

On distingue deux périodes dans l'élaboration de la pensée de Kant : la période précritique, qui précède la publication de *la Critique de la Raison Pure* et la période critique, durant laquelle il publiera un certain nombre des œuvres essentielles, à savoir les deux éditions de *la Critique de la Raison Pure* (1781-1787), *la Critique de la Raison Pratique* (1788), *la Critique de la faculté de juger* (1791), donc, sa longue carrière philosophique est marquée par ces deux phases bien distinctes. Nous allons observer successivement en quoi ces deux périodes trouvent sa propre singularité.

1 – Période Précritique

La période précritique est marquée par l'admiration de Kant sur les travaux scientifiques. Influencé par les newtoniens il s'initia aux sciences exactes et cela détermine l'orientation des dix premières années de son activité. Pendant cette période, Kant travaille sur des domaines différents : la cosmogonie, l'astronomie, Dans ces

⁹ Kant, *Vers la perpétuelle, Que signifie s'orienter dans la pensée ? Qu'est-ce que les Lumières ?*, pages 43

deux domaines, il a donné de brillantes hypothèses qui serviront plus tard ses successeurs. Ce qui implique que Kant a apprécié le travail scientifique.

Toutefois, de 1755 à 1781, Kant renonce à sa vocation de physicien pour se consacrer à la philosophie. Pendant cette période, il a pu publier bon nombre d'ouvrages. Mais on peut tirer comme remarque que ces ouvrages ont un point commun ; c'est que Kant commence à prendre position face à la métaphysique de Wolff. Cela parce que avec Wolff, la métaphysique prétend sonder deux mondes : ce qu'il appelle l'ontologie et la métaphysique spéciale, englobant la psychologie, la cosmologie et la théologie naturelle. Pour montrer la véracité de sa démarche, Wolff se fie aux principes de la raison suffisante et considère que la logique est le seul moyen pour parvenir à une connaissance objective. Il croit qu'avec la logique, la raison peut embrasser tous les domaines. Il va jusqu' à poser sur le même critère les certitudes de la connaissance mathématique et les idées métaphysiques. C'est pourquoi, Kant prend sa propre position et va fonder sa propre démarche, puisque aux yeux de Kant, la raison trouve des limites dans son activité. D'où la naissance de la doctrine critique.

2 – Période critique.

La notion de critique que Kant va entretenir ici, est le fruit d'une longue recherche qui dure à peu près 12 ans. Il est vrai que cette recherche apporte de grands changements sur la pensée philosophique. Comme il souligne, cette critique s'occupera moins des objets eux-mêmes que de notre manière de les connaître. Il explique ce qu'est ce tribunal de la raison en disant :

Je n'entends point par là une critique des livres et des synthèses, mais celle du pouvoir de la raison en général, par rapport à toutes les connaissances auxquelles, par conséquent la solution de la question de la possibilité ou de l'impossibilité d'une métaphysique en général et la détermination aussi bien de ses sources que de son étendue et de ses limites, tout cela suivant des principes.¹⁰

Pour effectuer sa critique, Kant procède à ce qu'on appelle la constitution de la trilogie critique. Lorsque Kant porte sa critique au niveau du pouvoir de la raison, c'est-

¹⁰ E. Kant, *Préface de la Première édition*, p.7

à-dire le domaine où elle peut donner une connaissance objective et scientifique, il préconise que celle-ci ne doit jamais dépasser la limite de l'expérience. Mais notre philosophe constate que l'homme n'est pas uniquement science. Il est aussi esprit, il peut mouvoir dans un autre domaine. Cet autre domaine ou monde est le monde moral. En plus, il donne aussi une place à la foi puisque celle-ci ne devrait pas être mélangée avec les autres domaines. En effet, voici ce qu'il nous dit à ce propos : « J'ai dû abroger le savoir pour faire de la place à la foi »¹¹

D'où le criticisme qui est un terme se reposant sur trois domaines bien distincts. Avec Kant, si on arrive à respecter les exigences ou les conditions requises de chaque domaine, la raison ne tombe pas dans l'illusion. Premièrement, Kant parle d'une critique théorique, c'est-à-dire du domaine dans lequel notre réflexion porte sur le problème de la connaissance. Elle enveloppe à la fois la philosophie des sciences et la métaphysique. Deuxièmement d'une critique pratique, qui nous amène à réfléchir sur notre action et troisièmement, d'une critique du jugement. Dans cette dernière, la critique repose sur deux parties : d'abord sur l'unité du beau et de la téléologie rationnelle.

L'analyse de la source et l'époque kantienne de la philosophie, nous permet de sonder la position de Kant à la réalisation de la connaissance. Ce qui nous amène à faire l'analyse de la nature de la connaissance et la détermination du pouvoir légitime de la raison. Celle-ci constitue l'objet de la prochaine partie de notre devoir.

¹¹ Yvon Belaval, *La révolution kantienne*, p.54

**Deuxième partie : NATURE DE LA
CONNAISSANCE ET SES LIMITES**

Chapitre I : - KANT ET LE CONCEPT DE LA CONNAISSANCE

A – Définition de la connaissance

La connaissance est d'abord un ensemble d'idées délibérées par les sens. Les sens ayant pour rôle de rendre un objet présent à l'esprit. Notre esprit pénètre dans les objets en les observant tels qu'ils se présentent. Ce qui signifie que dans la connaissance, l'observation est nécessaire. Elle s'agit d'une considération avec attention d'une chose en vue de la mieux connaître. Elle est à la portée de tout le monde. Ce qui revient à dire que tout le monde a droit à la connaissance. Ce qui marque une différence, c'est la manière dont chacun utilise pour effectuer son observation. Donc, l'observation est une étape incontournable dans l'activité de la recherche de la connaissance. Par conséquent, notre observation a de très grandes valeurs sur nos jugements. Elle peut nous amener dans la connaissance et parfois, nous fait glisser dans les erreurs.

La connaissance, étant définie comme un ensemble d'idées ou d'images formées dans la conscience de l'homme et de la société, devrait être conforme à la réalité. Cependant, tout jugement ou toute idée que nous portons sur un objet et qui ne correspond pas à la réalité n'est pas une connaissance mais plutôt une erreur. Pour Kant, la source de l'erreur réside dans le fait que la conscience de l'homme sort indûment des limites qu'autorise l'expérience personnelle pour pénétrer dans le monde objectif de l'en soi, ou encore qu'elle enfreint les règles de la logique.

Dans le domaine de la connaissance, Kant souligne expressément que la raison humaine peut constater et concevoir la chose objectivement. La raison peut saisir et identifier la chose convenablement. Ce domaine est le seul selon lequel la raison peut discerner et décrire objectivement les objets. Cela implique que la raison trouve des limites quant à la recherche de la connaissance. Elle n'a pas d'accès que dans le monde

phénoménal. Cela ne veut pas dire que l'activité de la raison ne s'étend pas sur les autres domaines. Mais en dehors de ce domaine, c'est-à-dire le domaine sensible, il n'y a que de la croyance. Dans le domaine de la croyance, la raison ne peut ni connaître, ni percevoir, elle ne peut qu'obéir.

Comme nous sommes chez Kant, il préconise bien que dans la connaissance, il faut la présence de deux éléments inséparables : d'abord le concept qui assure le rôle de penser les objets et ensuite l'intuition qui les donne. Donc, une connaissance est le résultat de la collaboration entre l'intuition et le concept. Car l'objet ne peut être connu que s'il est d'abord donné par l'intuition. La complémentarité de l'intuition et de la pensée sur un objet donné constitue une connaissance. Ce qui implique que, la pensée sans intuition qui la constitue n'est pas une connaissance, mais tout simplement une pensée. Ainsi Kant nous dit :

La connaissance suppose en effet deux éléments : d'abord le concept, par lequel, en général, un objet est pensé « la catégorie » et ensuite l'intuition par laquelle il est donné.¹²

La connaissance est le fruit d'un contact entre un esprit et un objet. Elle est un acte de la pensée voulant déterminer et définir l'objet en tant que tel. L'homme en tant qu'un être doué d'intelligence, après avoir observé un objet, peut en tirer des idées. Cette idée est le fruit de l'observation du sujet pensant et constitue ce qu'on entend par connaissance.

La connaissance est une opération par laquelle l'esprit saisit directement quelque chose. Elle consiste donc à tirer une information sur un objet. Information qui doit être précise et exacte. Cette précision et l'exactitude exigent des critères au préalable. La raison humaine dans sa capacité de connaître rencontre des problèmes. D'abord pour qu'il y ait des connaissances exactes, la présence de l'objet à étudier est nécessaire, c'est-à-dire qu'on ne peut pas connaître ce qu'on ne saisit pas par les sens, c'est-à-dire encore qui ne peut pas être un objet de l'expérience. Comment pouvons-nous connaître une chose sans pouvoir le pénétrer dans son sein ?

¹² G. Pascal, *Pour connaître Kant*, p.70.

En somme, une connaissance est présente grâce aux activités de la raison qui organise les objets donnés par les sens. Ce qui signifie que la relation entre l'intuition et le concept engendre une connaissance. IL faut que le concept se rapporte à un objet, sinon elle reste justement une pensée. Ce qui revient à dire que, la connaissance n'existe que dans le domaine où la raison est capable d'exercer son pouvoir, c'est-à-dire dans le monde phénoménal.

En sachant que la connaissance existe grâce à la collaboration des deux facultés différentes, à savoir l'intuition et les concepts, cela ne signifie pas que la connaissance peut se présenter sous différentes façons. Celles-ci constitueront l'objet de notre prochaine analyse.

B – Les différentes sortes de connaissance.

La réflexion sur la connaissance nous amène à constater qu'elle peut se présenter dans des formes diverses. La position dont les objets se livrent en nous, l'usage de la faculté de connaître du côté du sujet pensant, engendrent les différentes formes de connaissance. Pour cela, Kant nous propose qu'il y ait trois types de connaissance : la connaissance *a priori*, la connaissance *a posteriori* et la connaissance pure. Ainsi, nous allons commencer notre étude par ce qu'on entend par connaissance *a priori*.

1)- Connaissance *a priori*

D'abord, c'est une expression du Latin *Scolastique* qui servait primitivement à désigner un raisonnement portant sur ce qui est antérieur, partant de ce qui vient avant ; c'est-à-dire allant de la cause à l'effet et du principe à la conséquence.

Pour bien comprendre ce terme, nous devons l'analyser par rapport à l'expérience. La notion d'*a priori* occupe une place centrale dans la théorie de la connaissance, en particulier, chez les philosophes rationalistes. Ainsi, René Descartes concevait la raison comme une source de connaissance indépendante de l'expérience et postulait une connaissance innée ou *a priori* du moi dans la célèbre formule « *Cogito ergo sum* ».

Donc, en philosophie, l'*a priori*, désigne un type de connaissances acquises par le seul moyen du raisonnement déductif, indépendamment de l'expérience. C'est donc, une relation logique et non chronologique qui est désignée dans la notion d'*a priori*.

Le principe de la connaissance *a priori* a été au cœur de toutes les controverses relatives à l'existence de Dieu. De nombreux philosophes considèrent que c'est grâce à la connaissance *a priori* qu'on peut prouver l'idée de l'existence de Dieu. Cela par le fait que la question de Dieu ne relève pas de l'ordre physique mais plutôt de l'ordre métaphysique. Ce qui revient à dire qu'elle ne peut pas faire l'objet d'une perception sensible.

A la différence de toutes les autres connaissances, l'*a priori* a sa propre singularité. La nécessité et l'universalité sont les deux caractères qui marquent la validité d'un jugement *a priori*. Comme le dit G. Pascal :

La nécessité et l'universalité rigoureuse sont donc des marques certaines d'une connaissance *a priori* et elles sont inséparables.¹³

2)- la connaissance *a posteriori*

Comme le mot l'indique, l'*a posteriori* part de ce qui vient après ; ce qui signifie que la connaissance *a posteriori* désigne un type de connaissance issue des données de l'expérience ou qui en dépend. Ce qui dépend de l'expérience est accessible directement par les sens. Cela implique que l'objet de la connaissance ici est situé tout prêt de nous, accessible à la sensation.

Pour les partisans de l'empirisme, seule la connaissance *a posteriori* est fiable. L'homme ne peut connaître que ce qui lui est accessible par l'expérience et avant tout par la perception sensible. Pour nuancer la connaissance *a posteriori* avec la connaissance *a priori* G. Pascal insiste sur le fait que la connaissance *a priori* est formée par une proposition universelle et nécessaire.

¹³ G. Pascal, *Pour connaître Kant*, p.33.

3)- Connaissance pure.

Avant de déterminer ce que Kant voulait dire par ce type de connaissance, il semble nécessaire d'éclaircir d'abord le terme « pur ». Est « pur » tout ce qui n'a que sa propre nature. Elle ne contient aucun élément venant de l'extérieur. En d'autres termes, sans mélange.

Quant à notre auteur, il entend par « pur », comme dans son sens courant, mais appliqué spécialement dans le domaine de la connaissance. Ce qui veut dire que, le « pur » est, dans la connaissance, ce qui ne dépend pas de l'expérience et indépendant d'elle. Kant nous dit pour confirmer cela : qu'« on appelle pure toute connaissance à laquelle n'est rien mêler »¹⁴.

Alors, qu'est-ce qui différencie la connaissance *a priori* de la connaissance pure en tenant compte que ces deux types de connaissance ne dépendent pas de l'expérience ?

4)- Connaissance pure et connaissance *a priori*.

Il est vrai que la connaissance *a priori* et la connaissance pure sont deux connaissances qui ne dépendent pas de l'expérience. La première, c'est-à-dire la connaissance *a priori* désigne, une connaissance qui ne dérive pas de l'expérience. Mais il est à souligner que, le sujet transcende l'expérience en ajoutant des connaissances nouvelles à l'objet à déterminer. Car pour assurer la détermination de l'objet, le sujet pensant attribue à ce dernier un concept. Ce concept est tiré à partir de l'expérience mais strictement indépendante de celle-ci. Quant à la connaissance pure, elle ne renferme aucune donnée de l'expérience. Elle est le fruit de la raison pure. Elle est un effort personnel de la pensée pour rendre explicite une chose. Elle tente de donner une démonstration à tout ce qui n'est pas accessible à l'expérience. A l'instar de la démonstration de l'immortalité de l'âme, relève d'une connaissance pure car aucune expérience n'est possible à ce genre de recherche. Pour bien montrer cette différence, Kant nous dit :

¹⁴ Kant, *Critique de la raison pure, introduction*, p.46

Parmi les connaissances *a priori*, celles-là sont appelées pures auxquelles n'est mêlé absolument rien d'empirique.¹⁵

Si telles sont les différentes sortes de connaissance chez Kant, voyons maintenant l'origine de la connaissance humaine.

C – L'origine de la connaissance humaine.

La question tournant autour de l'origine de la connaissance est un problème de la critique de la connaissance, sur la question de savoir si la connaissance suppose des principes et concepts *a priori* ou bien si elle ne provient que de l'expérience. L'homme acquiert la connaissance sous différentes manières, c'est pourquoi, il y a aussi différentes sortes de connaissance possible.

Parler de l'origine de la connaissance, il faut d'abord parler aussi du rapport existant entre esprit et matière, pensée et objet. Cela nous amène à dire que la connaissance existe grâce à la présence des deux éléments inséparables à savoir : celui qui opère la recherche et l'objet à étudier. Cela, parce que, comme le dit Platon, la philosophie est la fille de l'étonnement. L'étonnement ici en question marque l'éveil de la raison issu de la confrontation de l'homme avec les objets. Ce qui signifie que dès le départ, la connaissance suppose une relation, un rapport entre deux facteurs déterminants, l'homme en tant que sujet connaissant et le monde en tant qu'objet à connaître.

Mais à supposer que c'est de la confrontation de l'homme avec les objets à l'extérieur de lui que résulte la connaissance, il semble nécessaire de déterminer par quel moyen cette acquisition est possible.

Comme nous avons vu qu'il y a trois types de connaissance possible, cela ne signifie pas que dès le départ, elle pose des sources distinctes convenables à leur caractéristique. Notre auteur nous dit :

¹⁵ Kant, *Critique de la Raison Pure*, p.32

Que toute notre connaissance commence avec l'expérience, cela ne soulève aucun doute.¹⁶

A travers cette affirmation, on voit que notre connaissance prend sa source dans l'expérience. A souligner qu'elle est dans le sens premier du mot expérience, c'est-à-dire contact immédiat de l'intuition sensible avec le réel. Une connaissance par l'expérience est celle qui relève d'une longue pratique. Dans ce genre de connaissance, c'est toujours la faculté sensible qui entre en jeu. Car la sensibilité renverrait à l'idée des contacts directs avec les choses. Nos sens n'arrivent pas à nous fournir des données que lorsque leurs objets sont en contact avec eux. Mais pour savoir exactement ce qui est une chose, est-ce qu'il est suffisant de la voir ou de la toucher ; car ce que les choses donnent à voir d'elles-mêmes, n'est bien souvent qu'apparence, qualité sensible mais non propriété constitutive de l'objet. En d'autres termes, par l'expérience nous pouvons acquérir des vérités exactes et certaines ?

Il est vrai que par l'expérience, nous pouvons faire une classification, une détermination, mais cela ne veut pas dire qu'il ne peut pas être autrement. A ce propos, Kant dit :

Mais si toute notre connaissance débute avec l'expérience, cela n'éprouve pas qu'elle dérive toute de l'expérience.¹⁷

Par cette affirmation, nous pouvons tirer quelques idées essentielles. D'abord, notre auteur pose l'expérience à la base même de toute connaissance. Aucune connaissance ne dérive en nous qu'à partir de l'expérience. Pourtant, l'expérience ne suffit pas pour qu'il y ait connaissance. Kant souligne qu'il y a une autre faculté qui s'ajoute avec la faculté sensible.

Si les empiristes prennent l'expérience comme la seule source de la connaissance, c'est que l'expérience nous apprend bien qu'une chose est de telle ou telle manière. Mais les partisans de l'empirisme nient intégralement l'existence d'une connaissance *a priori*. Alors, il faut affirmer qu'il existe des connaissances *a priori*,

¹⁶ *Op. Cit.*, p.31

¹⁷ *Op.C it.*, p. 31

c'est-à-dire entièrement et uniquement produite par la raison. Pour Kant, ces connaissances sont les conditions de possibilité de toute expérience. Nous ne pouvons en effet rien appréhender de façon sensée si les données brutes n'étaient pas immédiatement reliées à des catégories pour les structurer. C'est pourquoi Kant a bien souligné que la raison pure ne peut parvenir directement à la connaissance sans l'intervention de la sensation et de l'expérience. C'est grâce à l'expérience que la pensée peut former le concept de l'objet. Mais les perceptions sensibles ne deviennent connaissance que grâce à la forme de la pensée. La pensée est l'acte de l'entendement et le produit de la pensée est la représentation. Donc, nous pouvons ordonner et donner des significations aux divers sensibles qui s'offrent à notre pensée, grâce à notre entendement, et les facteurs d'ordre sont les concepts fondamentaux, des catégories.

Même si Kant pose l'intuition sensible à la genèse de toute possibilité de connaître, il constate qu'elle n'est pas suffisante. Il faut que l'entendement, faculté des règles, grâce aux concepts purs de l'entendement ou catégories, coordonne les données de l'expérience et les transforme ainsi en une connaissance exacte. A souligner que cela est opéré par l'intervention de la raison, puisque pour Kant, l'homme, grâce à la raison, est apte à connaître, bénéficie de la faculté cognitive. C'est en ce sens que Kant place l'homme au rang du sujet transcendantal.

Le chapitre suivant sera concentré sur l'analyse kantienne de la connaissance, dans lequel, nous verrons les formes de la sensibilité et de l'entendement.

Chapitre II : KANT ET L'ANALYSE DE LA CONNAISSANCE

Les formes de la sensibilité et de l'entendement.

On entend par forme ce qui, dans la connaissance, est l'œuvre de l'esprit, par opposition à la matière que fournit l'expérience. Comme elle est une œuvre de l'esprit, cela implique que la forme désigne tout ce qui vient du sujet et non de l'objet. Comme nous possédons deux facultés de connaître, la sensibilité et l'entendement, elles ont donc un rôle respectif qui les singularise. Par sa capacité cognitive, le sujet connaissant possède ce qu'on entend par « une forme *a priori* », aussi bien au niveau de la sensibilité qu'au niveau de l'entendement. Pour Kant, il y a deux formes *a priori* : la forme *a priori* de la sensibilité, l'espace et le temps et la forme de l'entendement, les catégories. Nous allons donc, commencer notre analyse par les deux formes pures de l'intuition sensible à savoir : l'espace et le temps

1)- Les formes *a priori* de la sensibilité.

a)- L'espace.

Le terme d'espace, compris de tous, comporte cependant une ambiguïté. Avant de concentrer notre étude sur la notion kantienne de l'espace, il semble nécessaire d'éclaircir d'abord ce terme selon son sens courant.

En un sens non philosophique, il est à peu près synonyme de lieu ou d'emplacement, c'est-à-dire de quelque chose de déterminé et de limité, soit matériellement, soit mentalement, par des repères. Et au-delà de ce repère il y a encore d'autres espaces.

Ensuite, opposé au premier sens, l'espace désigne ce qui est au-delà, non un au-delà métaphysique mais un au-delà de l'atmosphère terrestre.

Quant à notre auteur, la notion de l'espace prend un autre sens propre à lui et son importance se manifeste dans un domaine bien précis. Nous ne pouvons percevoir directement les objets, les choses extérieures à nous que par la sensibilité. De ce fait, pour qu'il y ait une intuition possible des objets, il faut qu'ils se manifestent à nos sens. La sensation n'est rien d'autre que l'action produite par les choses extérieures avec la force de la sensibilité. Ce qui implique qu'il n'y a pas de sensation sans le contact direct des organes des sens avec le monde extérieur. Et c'est sur cette sensation que travaille l'espace, étant défini comme une condition de nos perceptions sensibles.

L'espace n'est pas une sensation parmi tant d'autres et n'est pas non plus un concept empirique formé à partir de l'expérience. Jacques Rivelayue nous donne un éclaircissement de ce qu'est l'espace en disant :

L'espace n'est ni de caractère conceptuel, ni de caractère empirique, il n'est pas une sensation parmi d'autres, mais constitue une forme *a priori*, autrement dit la façon dont la sensibilité se donne l'objet, la forme sous laquelle tous les objets sont donnés.¹⁸

L'espace est une intuition pure, il ne contient rien d'empirique, il est juste une condition de possibilité de nos représentations. Ainsi, l'espace est une forme *a priori*. En tant qu'*a priori*, il est donc nécessaire. Par conséquent, l'espace constitue le fondement de la représentation des phénomènes extérieurs dans la mesure où tout objet extérieur à nous se manifeste toujours dans l'espace. Il est impossible de percevoir un objet qui n'occupe pas une portion d'espace.

b)- le temps

D'après Kant, le temps est comme une forme *a priori* de la sensibilité. Mais à la différence de l'espace, il est une forme du sens interne. Ce qui fait qu'il est une condition subjective et assure la détermination du rapport des représentations dans notre état intérieur. Kant renforce cette idée en disant :

¹⁸ J. Rivelaygue, *Leçon de la métaphysique allemande*, Tome II, p.18

Le temps n'est autre chose que la forme du sens interne, c'est-à-dire de l'intuition de nous même et de notre état intérieur.¹⁹

Cela veut dire que, le temps est la forme de toute intuition interne et n'existe pas dans les choses ni non plus en lui-même. Ce sera une autre manière de dire que le temps n'est pas une substance ou une chose, mais un ordre, un système de relation c'est ce qu'on exprime par le mot forme. Cet ordre s'impose à toute expérience quel que soit son contenu : deux événements distincts sont successifs ou simultanés, et s'ils sont successifs leur ordre ne peut pas être changé. Donc, pour Kant, le temps n'est pas une chose, il n'est plus une succession des états intérieurs. Pour confirmer cela Jacques Rivelaygue nous dit que :

Le temps n'est pas quelque chose qui se succède, mais la forme pure de la succession.²⁰

2)- La forme *a priori* de l'entendement

L'entendement comme la sensibilité a aussi sa propre forme qui est la catégorie. Celle-ci est nécessaire car elle assure une fonction considérable dans la mise en évidence d'une vérité de la connaissance. D'abord c'est à travers la catégorie que l'entendement opère sa fonction, c'est-à-dire d'ordonner, de donner de sens au divers représenté par les sens. Dans cette section, nous allons mettre en exergue les principes et les règles selon lesquels nous pouvons utiliser les catégories convenablement ; c'est-à-dire d'analyser les relations existantes entre les concepts et les intuitions.

Kant, à la différence des autres penseurs, prend les catégories comme les concepts *a priori* de l'entendement. L'entendement possède donc des concepts *a priori* que Kant appelle catégorie. Si l'on demande comment les catégories se définissent, on croit qu'elles sont à la fois des représentations de l'unité des consciences et, comme telles, des prédicats d'un objet quelconque.

¹⁹ (E.) Kant, *Critique de la raison pure*, p.63

²⁰ Rivelaygue, *Leçon de la métaphysique allemande*, Tome II, p.19

En plus des intuitions, le sujet connaissant dispose donc des concepts comme l'outils de liaison entre ces dernières et les catégories. Car connaître n'est dès lors qu'appliquer le concept « *a priori* vide » à la matière de l'intuition « *a priori* aveugle ». Donc, dans son fonctionnement, l'entendement avec ses concepts doivent avoir une liaison avec les divers représentés par les sens. Et l'opération de l'entendement qui unit et lie tout ce qui est représenté dans la diversité sensible constitue ce qu'on entend par une synthèse. Mais, est-il entièrement exact de dire que la synthèse suffit à constituer la connaissance ?

Etant donné que l'entendement est comme une unité absolue, comme une faculté de synthèse, cela nous amène à déduire que tous les jugements que nous portons sur les objets doivent s'insérer dans l'un des douze cadres formés par les catégories. Ce qui implique que notre esprit émet d'abord des jugements et ceux-ci constituent l'objet de la synthèse de l'entendement. Chaque sorte de jugement doit correspondre à l'une des catégories qui sert comme cadre de ce jugement. De l'autre côté, les catégories doivent toujours aller avec les jugements. Il est possible donc, de passer d'une table logique des jugements à une table des catégories.

La forme des jugements est au nombre de douze, groupés sous quatre titres à savoir : la quantité, la qualité, la relation et la modalité. Chacun de ces titres correspond aux trois types de jugements qui leur sont appropriés. Kant les représente sous la forme du tableau suivant :

	<u>Quantité des jugements</u>	
	Universalité	
	Particuliers	
	Singuliers	
<u>Qualité</u>		<u>Relation</u>
Affirmatifs		Catégoriques
Négatifs		Hypothétiques
Indéfinis		Disjonctifs
	<u>Modalités</u>	
	Problématiques	
	Assertoriques	
	Apodictiques	

A l'encontre des intuitions sensibles qui demeurent sur le principe des affections, les concepts supposent des fonctions, c'est-à-dire de faire réunir les diverses représentations sous une représentation commune. Ce qui revient à dire que tous les jugements que nous portons sur les objets sont des fonctions qui constituent, grâce à la catégorie, à ramener les représentations à l'unité. Kant nous dit à ce propos :

La même fonction qui donne l'unité aux diverses représentations dans un jugement donne aussi l'unité à la simple synthèse de diverses représentations dans une intuition, unité qui, généralement parlant est appelée le concept pur de l'entendement.²¹

Cela implique que le rôle de la catégorie est considérable dans le domaine de la connaissance. Elles sont nécessaires car sans lesquelles nous ne pouvons pas connaître un sujet. Ce qui veut dire que les différentes intuitions doivent être subsumées sous des concepts généraux. Chez Kant, il y a douze catégories de l'entendement, c'est-à-dire douze cadres dans lesquels on peut insérer tout jugement émis par l'esprit. Voici les douze catégories :

	<u>De la quantité</u>	
	Unité	
<u>De la qualité</u>	Pluralité	
Réalité	Totalité	<u>De la relation</u>
Négation		Inhérence et Substance
Limitation		(Substance et accident)
		Causalité et dépendance
		(Cause et effet)
		Communauté (action
		réciproque entre l'agent
		et le patient)
	<u>De la modalité</u>	
	Possibilité - Impossibilité	
	Existence – Non-existence	
	Nécessité - contingence	

²¹ *Ibid.*, p 97

Tout jugement ou toute affirmation dit Kant, entre dans l'un ou l'autre de ces cadres.

Par exemple, la catégorie. « Substance » est la catégorie grâce à laquelle l'esprit cherche ou affirme le permanent au-delà de ce qui change. De même, la catégorie de « causalité » est la catégorie grâce à laquelle l'esprit met en lien les divers phénomènes entre eux, les uns étant les causes des autres et vice-versa.

Selon Kant, les catégories sont nécessaires et universelles. Elles sont nécessaires, parce qu'elles sont la condition *sine qua non* d'une pensée cohérente. Elles sont également universelles, dans ce sens qu'elle s'applique à tous les phénomènes et sont propre à tous les esprits.

Les catégories sont produites par l'entendement pur : l'entendement n'a pas d'idées innées mais il a un cadre qui le structure. Kant dit que l'entendement n'a pas d'idées innées parce qu'il ne peut rien penser avant l'expérience ; autrement dit, les catégories sont là mais elles n'ont pas de contenu.

En définitif, à propos de la connaissance, nous pouvons conclure que nous ne pouvons pas connaître que les réalités phénoménales de ce monde, c'est-à-dire ceux qui sont inclus dans le cadre *a priori* de la sensibilité : l'espace et le temps qui sont des cadres *a priori*, nécessaires et universels de ma perception, où se déroule l'acte de connaître. Les règles, les catégories par lesquelles nous relions les phénomènes épars dans l'expérience sont des exigences *a priori* de notre esprit. En plus, si l'entendement désigne non pas la connaissance intellectuelle des idées, mais la faculté qui lie et synthétise les divers empiriques de la sensibilité, cela implique que la connaissance demande une condition favorable pour sa réalisation. On peut se demander : notre connaissance est-elle véritablement limitée aux objets tels qu'ils nous apparaissent ou bien, nous pouvons connaître aussi les réalités qui se cachent derrière la nature ? Cette question nous amène à faire une analyse véritable de la portée et de la limite de notre connaissance. Ceci constitue l'objet de notre prochain chapitre.

Chapitre III : KANT ET LES LIMITES DE LA CONNAISSANCE

A-LE PHENOMENE ET LE NOUMENE

Ainsi le seul usage légitime du principe de l'entendement dans la connaissance est celui qui s'exerce dans les limites de l'expérience possible, dont l'entendement anticipe la forme. Comme ce qui n'est pas phénomène ne peut pas être objet de l'expérience, la connaissance ne saurait transgresser les limites de la sensibilité à l'intérieur desquels les objets sont donnés. Mais la raison, constate Kant, quoique conditionnée, ne peut s'empêcher de raisonner ou de spéculer sur une ultime condition, en se projetant spontanément dans le monde des idées suprasensibles. Ce passage à la limite, qui excède le champ défini par l'esthétique ainsi que les pouvoirs de l'entendement, constitue l'illusion de la raison. Ces illusions ont quelque chose de naturelle et d'inévitable dans la mesure où elle trouve leur origine dans la raison elle-même. Pour bien montrer les illusions dont la métaphysique n'a cessé d'être le jouet, dans sa prétention à devenir la connaissance de l'être tel qu'il est en soi, du Monde et de Dieu, nous commençons notre analyse par la distinction du monde phénoménal et du monde nouménal.

1)- Le phénomène

Etymologiquement, le mot phénomène vient du terme grec « phainomenon » qui signifie, être visible, briller et manifester ou apparaître au sens ou à la conscience.

C'est à Kant que revient le mérite d'avoir défini le statut moderne du phénomène.

Le phénomène dit-il, est ce qui apparaît dans le temps et dans l'espace et constitue un objet d'expérience. Comme il disait dans la Critique de la raison pure :

**Les images sensibles, en tant qu'on les pense à titre d'objet
suivant l'unité des catégories, s'appelle phénomène.²²**

Par cette affirmation, nous pouvons dire que, pour Kant, la notion de phénomène désigne, en effet, tout objet d'expérience, c'est-à-dire ce que les choses sont pour nous, relativement à notre mode de connaissance, par opposition au noumène, la chose en soi que l'esprit peut, certes penser mais non point connaître. D'autre part, sans l'entendement, seul capable, en réglant sur l'unité des catégories, de penser à titre d'objet les choses qui apparaissent en nos sens, le phénomène ne saurait être fondé.

2) Le noumène :

C'est un terme kantien transcrit du grec « *noomenon* » qui signifie chose en soi. C'est-à-dire ce que l'esprit conçoit au-delà du phénomène, mais il est à souligner que l'esprit ne peut pas le concevoir.

Les noumènes donc, selon l'étymologie, ne sont que des êtres de pensée. Ils sont des objets que nous pensons au-delà des phénomènes, et ces objets, disait Kant :

**Nous les considérons comme des objets simplement
conçus par l'entendement, et nous les appelons être
intelligible.²³**

Nous devons donc, dit Kant, prendre garde de ne pas considérer ces objets de pensée comme des objets de connaissance et de ne pas faire du monde intelligible un monde que nous connaîtrions avec notre entendement.

Comme le noumène est un concept de la pensée d'une chose en général, il n'est pas donc un concept déterminable. Il n'est pas déterminable parce qu'il est une réalité en soi ou intelligible. Comme le dit Kant, l'homme ne possède que l'intuition sensible, il n'a pas d'intuitions intellectuelles, dans lesquelles se repose la conception rationnelle des choses telles qu'elles sont en soi.

²² (E.) Kant, *Critique de la raison pure*, p.223.

²³ *Ibid.* p 224.

En définitif, pour Kant, on ne peut connaître que des phénomènes, c'est-à-dire des choses dans le monde où des événements qui se déroulent dans le monde. Il distingue phénomène et noumène ou chose en soi. Le noumène, c'est la réalité intime, objective des choses, c'est-à-dire des choses telles qu'elles sont indépendamment de nous. Les objets tel que nous les saisissons sont les phénomènes.

B-LA METAPHYSIQUE

1- Définition

Avec Kant, on peut entendre par métaphysique : la réflexion sur les choses en soi dans leur réalité intime et ultime, au-delà de leur apparence. Par exemple, la métaphysique entend étudier l'Etre, l'Esprit et la Matière en soi, l'Homme en soi etc. Alors que la science étudie le phénomène, la métaphysique étudie le noumène, c'est-à-dire ce que l'esprit conçoit au-delà du phénomène, mais il ne peut le connaître. Il s'agit d'une connaissance prétendant s'élever au dessus de l'expérience. Kant nous dit à ce propos, dans la préface de la première édition de la Critique de la Raison Pure, ceci :

Le terrain où se livre ces combats sans fin de la raison, se nomme la métaphysique.²⁴

La métaphysique porte aussi sa réflexion dans le domaine des êtres non sensibles au-delà du monde phénoménal : Dieu, l'Ame, etc.

La métaphysique est le monde des idées, de la raison. L'idée est un concept rationnel nécessaire, auquel l'objet qui lui correspond ne peut pas être donné par les sens. Elle s'applique au Moi, au Monde et à Dieu. Le Moi est l'unité absolue du sujet pensant ; c'est la sphère de l'expérience interne. Le monde est l'unité absolue de la série des phénomènes. C'est la sphère de l'expérience externe. Enfin, Dieu fait l'unité absolue des deux sphères précédentes.

²⁴ Kant, *Critique de la Raison Pure*, Préface du 1^{ère} édit., p. 10

2) Le problème critique au sujet de la métaphysique

a) L'illusion métaphysique

La métaphysique tente à la fois de donner à la réalité une explication rationnelle qui la transcende, et découvrir ce qui est situé au-delà du monde sensible et qui est donc invisible. Mais la notion véhicule diverses acceptions, qui évoluent au fil de l'histoire de la pensée. On se demande maintenant si la démarche métaphysique est légitime ou illégitime, possible ou impossible.

La métaphysique est une tendance naturelle de la raison humaine. Mais l'illusion consiste à penser qu'on peut résoudre les questions métaphysiques. Dans le domaine de la métaphysique, on ne peut jamais aboutir à une science, c'est-à-dire à une connaissance certaine. La preuve c'est que même les métaphysiciens ne peuvent jamais se mettre d'accord.

En prétendant connaître l'âme, la métaphysique tombe aussi dans une illusion. L'âme n'est pas une réalité connaissable. Certes, on essayera de réunir par la pensée la totalité des phénomènes psychiques dans une unité qu'on appellera l'âme. Mais cette âme n'est qu'une d'idée, non une réalité que l'esprit peut appréhender. C'est pourquoi on est toujours dans l'illusion lorsqu'on croit connaître dans l'objectivité ce qui est relatif à l'âme car on ne peut avoir aucune expérience concrète.

Nous pouvons donc dire que toute connaissance, qui n'a pas comme source l'expérience, ne fait que dire ce qui doit être ou plus précisément l'à peu près. Dans ce cas le concept se réalise par la seule force de l'esprit car l'objet est loin d'avoir un contact avec lui. Kant nous dit pour nous confirmer cette idée que :

**Toute connaissance des choses tirée uniquement de
l'entendement pur ou de la raison pure n'est qu'illusion.**²⁵

b) La raison n'a pas d'intuition innée :

Kant part de l'idée que nous ne pouvons pas connaître l'absolu, la chose en soi ou le noumène. Nous ne pouvons avoir aucun contenu certain au sujet de la métaphysique. La raison ne peut pas nous instruire sur la réalité extra- expérimentale,

²⁵ E. Kant, *Prolégomènes à toute métaphysique future*, p.171

puisqu'elle n'a pas d'intuition innée. Pour Descartes, notre raison a des intuitions innées, indépendantes du monde concret perçu par nos sens. Par exemple, avant toute expérience, nous avons dans notre esprit l'intuition de l'infini, de l'absolu. C'est ce qu'on appelle l'innéisme de Descartes.

Pour Kant, la raison n'a pas d'idées innées, indépendantes de l'expérience. Or, la métaphysique est par définition, l'extra-expérimentale. Donc, notre esprit ne peut accéder à la métaphysique. Seul le monde sensible peut fournir une matière à l'effort de l'esprit pour ordonner le réel.

c - Les antinomies de la raison en métaphysique :

Avec Kant, on entend par antinomie, les contradictions, les impasses de la raison qui prétend s'aventurer dans le champ métaphysique. Les antinomies se manifestent par la contradiction entre deux concepts où deux systèmes en voulant déterminer rationnellement la nature d'une chose non sensible.

Par exemple, si notre esprit se propose de savoir si le monde a eu un commencement, il paraît évident puisque, s'il n'a pas eu de commencement, il ne serait pas dans son état actuel. On peut se demander alors qu'y a-t-il avant ce commencement ? Cette question remet en cause l'affirmation d'un commencement déterminé du monde.

Parmi les quatre antinomies développées par Kant, nous prenons à titre d'exemple ce qui concerne la cosmologie rationnelle ;

Thèse :

« Le monde a un commencement dans le temps et dans l'espace. »

Antithèse :

Le monde n'a ni commencement dans le temps ni limite dans l'espace, mais il est aussi bien dans le temps comme dans l'espace. ²⁶

²⁶ Kant, *Critique de la Raison Pure*, p.338-339

Donc, contrairement aux innéistes, dont Descartes pour qui la raison peut, grâce à ses idées innées atteindre la réalité métaphysique au-delà de l'expérience, Kant estime que la raison, qui n'a que des cadres *a priori* (la forme de la sensibilité et la catégorie de l'entendement) et n'a pas d'idées innées, peut uniquement ordonner les matériaux fournis par l'expérience sensible.

d)- L'échec de la théodicée pour Kant

D'abord, le mot théodicée, dans son étymologique désigne la justification de la bonté de Dieu, de manière à disculper le mal régnant dans le monde.

Pour Kant, on donne le nom de théodicée à la défense de la très haute sagesse du créateur contre les reproches que la raison lui adresse au sujet des malfaçons du monde. On appelle cela « plaider la cause de Dieu », bien qu'au fond de cette cause ne soit que celle de notre propre raison, d'une raison qui, dans la circonstance, méconnaît présomptueusement ses bornes.

Kant souligne qu'il est impossible à l'entendement humain de prouver l'existence de Dieu. Pour lui, Dieu n'est qu'un idéal (réalité vécue, sentie, pressentie, plutôt que conçue et représenté intellectuellement) et non une idée (concept rationnel). Donc, si l'esprit humain ne peut légitimement penser l'idée de Dieu, la théodicée ou la théologie rationnelle est mise en échec comme toute métaphysique. Même s'il est croyant, Kant va critiquer toutes les tentatives de prouver l'existence de Dieu mais dit-il cela ne veut pas dire que Dieu n'existe pas. Comme la question de Dieu n'entre pas dans le champ de la connaissance, cela signifie que la foi est irrationnelle et absolue.

En ce qui concerne l'argument ontologique, la critique de Kant consiste à dire que dans cet argument, on opère un passage indu, illégitime, de l'ordre logique à l'ordre réel, du niveau ontologique au niveau existentiel. On peut résumer cet argument comme suit : l'idée où l'essence de Dieu implique son existence. En effet, l'existence est une perfection. Si un être affirmé comme parfait n'a pas d'existence, il lui manque une perfection, il n'est donc pas parfait or, Dieu est l'Etre parfait, donc, il est nécessaire qu'il existe.

De même aussi sur l'argument cosmologique qui consiste à remonter de l'être contingent qui est le monde à l'être nécessaire à savoir Dieu. En considérant que le cosmos n'a pas pu exister sans cause, on remonte à sa cause qui est Dieu.

Ce que Kant nie, c'est la légitimité du syllogisme qui part du constat de la contingence pour affirmer l'existence de l'Etre nécessaire, en passant par l'affirmation de la valeur universelle du principe de la raison suffisante ou de la causalité. On utilise illégitimement, dit Kant, le principe de la causalité qui n'est valable qu'en référence aux données sensibles.

La réflexion sur la limite de la connaissance est très importante, car l'objectif de Kant est de n'utiliser la raison qu'à bon escient. Cela veut dire que la détermination des conditions de possibilité de la connaissance est nécessaire. D'où la troisième partie de notre devoir.

**Troisième partie : LES CONDITIONS DE
POSSIBILITE DE LA CONNAISSANCE CHEZ
KANT**

Chapitre I : LES RAPPORTS ENTRE SUJET ET OBJET

Dans le domaine de la connaissance, la détermination du rapport légitime et légale entre sujet et objet pose encore des problèmes. D'ores et déjà, le rapport est déterminé par les tendances et les visions de l'époque. A l'instar de Platon, philosophe antique qui blâme les connaissances au niveau du monde sensible, pour lui, le monde sensible est un monde d'illusion, on ne peut pas fonder une connaissance sur les choses instables.

D'un autre côté, la théorie classique à base théologique fonde la connaissance ainsi que la vérité sur l'autorité du transcendant en l'occurrence Dieu.

On doit aussi tenir compte de la formation de deux camps philosophiques à savoir : le matérialisme et l'idéalisme. Le premier regroupe les philosophes qui acceptent une théorie selon laquelle la matière constitue la réalité fondamentale et première. Le deuxième, regroupe les philosophes qui croient que les idées sont plus réelles que le monde sensible, lequel imite celui des idées. Donc, toute l'histoire de la philosophie est marquée par la présence de ces différentes tendances et par conséquent, le mode de relation, du rapport de l'homme aux objets à étudier reste encore un problème à résoudre.

Face à ce lourd problème, notre auteur croit pouvoir le lever. Mais à ne pas oublier que le point commun de ces différentes façons de concevoir le monde pose toujours la présence des deux éléments inséparables : le sujet pensant et la chose pensée. Sans la présence de ces deux éléments, la connaissance serait absente. Le conflit demeure au niveau de la détermination du mode de relation qu'on va adopter afin de pouvoir juger les objets d'une manière objective.

Il est vrai que le point de départ qui marque l'éveil de la raison est issu de la confrontation de l'homme avec le monde. Dans cette relation, l'homme revêt le titre de sujet connaissant effectuant tout acte de connaître étant motivé par le désir de briser l'énigme, le mystère que représente le monde pour nous (l'homme), ensuite, le monde qui pose problème en tant que phénomène à élucider prend ici le titre de l'objet à connaître.

Mais si le monde en tant que phénomène est connaissable, quelles en sont les conditions ? Et pour que le sujet connaissant, en l'occurrence l'homme, puisse effectivement connaître l'objet, la chose, le monde, de quelle faculté doit-il disposer ? Répondre à ces questions exige une profonde analyse des caractéristiques des objets à étudier et l'attitude à adopter par le sujet connaissant.

A) – Les caractéristiques des objets à connaître.

Pour qu'il y ait connaissance, il faut d'abord que les facultés de connaître soient en acte. Par notre faculté, nous ne pouvons connaître que des phénomènes car nous ne pourrions jamais, avec la raison spéculative, nous risquer au-delà des limites de l'expérience. En plus, Kant a bien souligné que nous ne possédons pas des intuitions intellectuelles, nous n'avons que des intuitions sensibles. Cela prouve d'emblée que notre faculté est réservée pour le domaine du sensible, dans lequel nous pourrions effectuer une expérience possible.

Donc, l'objet, ici en question, n'est rien d'autre que les phénomènes. C'est-à-dire, les choses qui appartiennent à tout ce qui pourrait être l'objet de l'expérience. Notre connaissance est basée dans le champ de l'expérience, hors duquel la connaissance objective n'est possible. Ce qui signifie que notre entendement ne vise que des phénomènes ; c'est-à-dire des choses telles qu'elles sont. Hors de la sphère phénoménale, résident les choses en soi inaccessibles par l'expérience.

En somme, l'objet, pour être un objet de connaissance objective, doit revêtir le statut d'un phénomène, car ainsi seulement notre faculté de connaître peut atteindre directement. En tant que phénomène, il est aussi un objet d'expérience possible et

déterminé par les conditions a priori de la perception des objets : l'espace et le temps. C'est ce que remarque à bon droit GOULIGA lorsqu'il écrit :

Lorsque Kant parle de l'objet de la connaissance, il ne pense pas aux choses en soi, mais aux phénomènes, c'est-à-dire cette partie de la réalité qui est en relation à notre connaissance²⁷

Cette affirmation nous fait comprendre que les caractéristiques des objets à connaître sont loin d'être celles des choses en soi, ce sont plutôt des phénomènes parce qu'ils remplissent les conditions des objets de connaissance possible. Cette analyse nous conduit à étudier la tâche et les responsabilités de l'homme au niveau de l'acquisition de la connaissance en tant que sujet transcendantal aussi que la portée de la raison en tant que raison déterminante.

B)- Le sujet transcendantal de Kant

Avant tout, il est nécessaire de prendre en considération le terme transcendantal qui constitue l'acmé de sa théorie de la connaissance. A propos de ce terme, voici justement ce que nous dit Kant :

Est transcendantal dans la connaissance, ce qu'il y a d'*a priori* et de formel par opposition à ce qu'il y a d'*a posteriori* ou de matériel.²⁸

Il s'agit ici donc d'une analyse qui nous renvoie à la problématique suivante : Quel est le sens, la portée de la transcendance pour expliquer son rôle et sa place dans le contexte de la philosophie en général et chez Kant en particulier ?

Transcender, en premier lieu signifie dépasser. Par exemple, dans la philosophie platonicienne, l'intelligible transcende le sensible. Pour accéder à la valeur de l'idée, principe de la vérité, chez Platon, il faut dépasser l'opinion, cause de l'erreur, de l'illusion. Mais transcender ne se réduit pas à un simple dépassement : pour vraiment transcender, il faut que le sujet, c'est-à-dire le transcendant, soit doté de l'autorité de

²⁷ ARSEN Gouliga, *Emmanuel Kant, une vie*, p.116

²⁸ Kant, *Critique de la Raison Pure*, p. 6-7

déterminer, de régenter, d'ordonner l'ensemble de ce qu'il a pu dépasser. Pour comprendre la thèse de Platon, l'idée transcendante, par la suite, éclaire le sensible qu'elle a dépassé pour servir de fondement à la vérité de la proposition. Mais ce qu'il reste à savoir maintenant, c'est que : pourquoi Kant pose comme une étape incontournable en matière de la connaissance le « sujet transcendantal » ?

En posant l'homme dans sa fonction de sujet transcendantal, c'est la raison qui est ainsi établie dans son titre de raison déterminante. Kant veut fonder la science ainsi que la vérité de la connaissance sous la responsabilité de l'homme en tant que sujet connaissant. Car par sa raison, l'homme est capable de faire une analyse approfondie des objets qui se livrent à lui. Kant nous livre ce qu'il entend par transcendantal en disant :

J'appelle transcendantal toute connaissance qui, en générale, s'occupe moins des objets que de nos concepts *a priori* des objets.²⁹

Par cette affirmation, on peut entendre que même si nous avons une faculté sensible qui nous donne la possibilité de distinguer, de connaître que cette chose est telle ou telle, elle ne suffit pas. Sachant que le but de Kant, dans sa théorie de la connaissance, est de trouver une connaissance nécessaire et universelle, c'est-à-dire qui repose sur le principe ou le critère de l'*a priori* ; l'*a priori* se définit comme indépendant de l'expérience, le sujet connaissant doit donc aller au-delà de cette dernière. C'est ici que la pensée entre en jeu, elle prescrit *a priori* les lois qui régissent le phénomène naturel. Notre raison éprouve naturellement un intérêt spéculatif ; et elle l'éprouve pour les objets qui sont nécessairement soumis à la faculté de connaître. Donc en tant que dépassement, transcendantal signifie ce qui dépasse toute expérience, mais il s'applique à elle. Car on voit que l'intérêt spéculatif de la raison porte naturellement sur les phénomènes et seulement sur eux.

En réfléchissant sur cette analyse, on voit que Kant veut poser la primauté de la raison ou de l'esprit dans la réalisation de la connaissance. Ce qui nous amène à étudier ce que Kant désigne sous le nom de l'idéalisme transcendantal.

²⁹ *Ibid.*, p 46

1)- L'idéalisme transcendantal

D'après notre auteur, le terme « idéalisme » prend une nouvelle signification, il s'écarterait de son sens traditionnel. Il confirme cela lorsqu'il dit :

Ce que j'ai appelé mon idéalisme ne concernait pas l'existence des choses (en effet, l'idéalisme, au sens traditionnel, consiste proprement à les mettre en doute) ; [...] ; il ne concernait que la représentation sensible des choses, dont l'espace et le temps font tout d'abord partie.³⁰

Ce qui signifie que l'idéalisme kantien n'est nullement ontologique, il ne concerne que notre connaissance des choses, de leur existence ou de leur nature. On pourrait donc l'appeler un idéalisme gnoséologique. Selon lui, les formes *a priori* de la sensibilité, le temps et l'espace, permettent la représentation des choses comme phénomène, par contre il n'y a aucun moyen de connaître les choses en soi.

Quant au transcendantal, Kant nous dit qu'il :

Ne signifie jamais un rapport de notre connaissance aux choses, mais seulement à la faculté de connaître.³¹

Donc, une connaissance est dite transcendantale lorsqu'elle concerne notre façon de connaître *a priori* les objets. Etant un principe au-delà de toute expérience, transcendantale, ne peut avoir qu'un usage immanent, c'est-à-dire en relation avec les objets d'expérience. Ainsi transcendantal est conçu comme un effort pour découvrir dans la pensée des éléments constitutifs de l'expérience, des moyens de saisir et d'ordonner le réel.

Pour mettre en rapport ces deux termes, Kant nous dit :

³⁰ (E.) Kant, *Prolégomènes*, p.58.

³¹ *Ibid*, p.59.

J'entends par idéalisme transcendantal de tous les phénomènes la doctrine d'après laquelle nous les envisageons dans leur ensemble comme des simples représentations et non comme des choses en soi, théorie qui ne fait du temps et de l'espace que des formes sensibles de notre intuition et non des déterminations données par elles-mêmes.³²

Mais pour mettre en évidence cette idée, Kant a divisé en deux notre faculté de connaître : Faculté de connaître inférieure et faculté de connaître supérieure. Avec la faculté de connaître inférieure, la représentation reste toujours au niveau de la sensibilité. Par conséquent, la synthèse est empirique. Gille Deleuze affirme que :

Tant que la synthèse est empirique, la faculté de connaître apparaît sous sa forme inférieure : elle trouve sa loi dans l'expérience et non pas en elle-même.³³

Ce qui signifie que, à ce stade de synthèse, on reste encore au niveau de la connaissance par expérience, alors que les données empiriques des sens qui nous proviennent de l'extérieur, n'est pas fiable, n'est pas capable de nous donner une connaissance adéquate de ce que nous voulons connaître. Pour avoir une connaissance d'une valeur universelle, Kant fait appel à la faculté dite supérieure. Nous comprenons que la sensibilité est nécessaire dans l'acte de connaître, mais la pensée est supérieure, car elle repose sur le principe de *l'a priori*. Ainsi, seules les formes *a priori* garantissent la valeur universelle de la connaissance. C'est pourquoi, Gille Deleuze affirme que : « La synthèse *a priori* définit une faculté de connaître supérieure. »³⁴

Ce qui signifie que, la pensée, dans la réalisation de la connaissance, fait une synthèse *a priori*. La loi que la pensée vient de tirer, ne repose plus au niveau de l'expérience mais en elle-même. Ce qui implique que avec la faculté de connaître supérieure, la pensée ne se règle plus sur les objets. On prend la pensée humaine comme le pivot de l'activité de connaître. Ainsi, par la forme *a priori*, le sujet attribue à l'objet des propriétés. Donc, la connaissance de l'objet exige qu'il soit pensé, mais non pas seulement donné dans l'intuition. Ainsi l'idéalisme transcendantal nous fait comprendre

³² (E.) Kant, *Critique de la Raison Pure*, .229

³³ (G.) Deleuze, *La philosophie critique de Kant*, p.10.

³⁴ *Idem*, p.10.

que dans notre connaissance des objets, nous disposons deux éléments : ceux qui dépendent du sujet dans lequel il utilise le pouvoir de sa pensée face aux objets. Le sujet va donc imposer à l'objet la forme *a priori* de la connaissance car étant condition nécessaire, l'intuition doit être complétée par des concepts qui seront rapportés *a priori* en toute légalité.

Cela implique que dans la réalisation de la connaissance, la faculté de connaître supérieure joue un rôle très important sur le fait qu'elle utilise la forme *a priori* de la connaissance. Donc, le sujet doté de la pensée doit être conçu comme le centre de l'activité de connaître *a priori* des choses. C'est pourquoi Kant rompt définitivement avec la tradition, à l'instar de Copernic, et propose la primauté de la pensée dans la réalisation de la connaissance. Dès lors ce sont les objets qui se règlent sur nos pensées et non l'inverse. Cette fameuse révolution de Kant constituera l'objet de notre prochaine analyse.

a)- la révolution copernicienne de Kant

Avec Kant s'opère ce que lui-même a nommé la révolution copernicienne en matière de théorie de la connaissance. Cette idée de révolution est tirée de l'hypothèse hardie de Copernic en apportant un progrès décisif à l'astronomie. Copernic avait inversé les positions respectives de la terre et du soleil dans l'univers : il a osé contrarier la thèse géocentrique de Ptolémée* et soutenue par la foi et l'Eglise de cette époque. Une thèse qui fait que c'est la terre qui constitue le centre de l'univers. Copernic* a démontré le contraire et avance ce qu'on entend par une thèse héliocentriste, qui fait que la Terre n'est qu'un satellite du soleil tout en tournant sur elle-même.

En prenant cela comme modèle, dans l'univers de la connaissance il faut, de la même façon changer de centre, dit Kant. Faire du sujet et non plus de l'objet la véritable origine du savoir, c'est-à-dire, ce n'est plus la connaissance qui est appelée à se conformer à son objet, mais c'est l'objet qui, en tant que phénomène, se règle sur la connaissance. Peter K. affirme dans l'Atlas de philosophie que :

La connaissance ne se règle pas sur les objets, mais ce sont les objets qui se règlent sur la connaissance.³⁵

³⁵ Peter Kunzman, *Atlas de la philosophie*, p.137

L'idée fondamentale de cette révolution consiste à maintenir l'idée d'une harmonie entre le sujet et l'objet et de tenir compte que l'objet, en tant que phénomène, doit nécessairement se soumettre au sujet. Reconnaître aussi à la raison humaine la capacité d'élaborer des connaissances vraies par ses propres moyens, c'est-à-dire de faire en sorte que la faculté de connaître est législatrice. Par conséquent, avec la révolution copernicienne, nous comprenons que c'est nous qui commandons et imposons la forme aux choses.

C)- La notion du schématisme.

Dès lors, la connaissance consiste à construire ou ordonner le monde en appliquant les catégories aux données empiriques. L'objet est constitué d'après les catégories par l'activité unificatrice de la conscience. Mais il est encore un problème de décider si telle chose particulière est ou non soumise à telle ou telle catégorie. Ce problème est déjà formulé chez Platon qui s'interroge sur la possibilité que plusieurs images sensibles tiennent d'une seule et unique idée mais aucune des solutions qu'il avance n'est satisfaisante. Kant, face à ces problèmes, souligne qu'à partir du même concept on peut engendrer une infinité d'images.

On peut se demander comment l'application de forme pure, intellectuelle, à des intuitions sensibles est possible ?

Kant trouve la solution dans ce qu'il appelle le « Schème transcendantal » à la fois pure et sensible. Le schème transcendantal est une représentation intermédiaire entre les catégories de l'entendement et les perceptions sensibles.

Le schème est une œuvre de l'imagination. Celle-ci découpe des sortes d'imaginations qui correspondent aux catégories. Par exemple, prenons la catégorie de

*Conforme aux observations de l'époque et aux principes de la physique d'Aristote, la représentation géocentrique de l'univers proposée par Ptolémée fera autorité jusqu'à la Renaissance.

* Copernic (Nicolas) (1473-1543): Astronome polonais. Au terme de longues années d'études et de réflexion, il fait l'hypothèse du mouvement de la Terre et des autres planètes autour du soleil. Publiée en 1543 dans un traité intitulé *De revolutionibus orbium coelestium libri VI*, cette conception rend compte des principaux phénomènes astronomiques connus à l'époque de façon bien plus simple que le système de Ptolémée admis jusque-là. Mais, déniait à la Terre tout rôle privilégié dans l'Univers, elle soulève de nombreuses critiques, notamment au sein de l'Eglise. Ce n'est qu'après l'invention de la lunette, au 17^e siècle, que sa validité est définitivement reconnue. En rompant avec la conception géocentrique du monde, l'œuvre de Copernic a marqué un tournant dans l'histoire de la pensée et du progrès scientifiques.

substance. Le schème de cette catégorie est la permanence dans le temps. Tandis que pour la catégorie de causalité, le schème ou l'image sera la succession dans le temps. L'imagination fait donc le pont entre ce qui est purement intelligible et ce qui est purement sensible.

Le schème est un intermédiaire entre le concept et l'intuition mais qu'il établisse un point de contact, il n'est pas une chose définie comme la représentation des catégories dans le temps. Il est simplement une méthode de liaison, de construction et ne peut être représenté que sous la forme d'un acte.

Le schématisme confirme la solution du problème de la déduction transcendantale. C'est-à-dire le problème pour expliquer comment des concepts *a priori* peuvent se rapporter à des objets. Le schème est important dans la réalisation de la connaissance : il assure l'accord entre la connaissance sensible d'une part, et la connaissance intellectuelle d'autre part. Puisque le concept n'a de sens que s'il est appliqué à un objet, Kant explique cet accord de la manière suivante :

Les catégories sans schème ne sont que des fonctions de l'entendement relatives aux concepts, mais elles ne représentent aucun objet.³⁶

D)- Jugements analytiques et jugements synthétiques

Kant a bien distingué les jugements analytiques des jugements synthétiques.

1) Les jugements analytiques

On parle d'un jugement analytique quand le prédicat est déjà contenu dans le sujet. Il ne fait que développer le concept du sujet. Il a un caractère purement explicatif. Ce genre de jugement n'apporte pas de connaissance vraiment nouvelle. Par exemple : L'homme est mortel. Les maisons noires sont des maisons. Ces propositions sont appelées analytiques parce que l'on découvre la vérité par l'analyse du concept lui-même.

³⁶ (E.) Kant, *Critique de la Raison Pure*, p.156.

2) Les jugements synthétiques

Quant aux jugements synthétiques, contrairement aux jugements analytiques, l'attribut n'est pas contenu dans le sujet, et l'analyse de celui-ci ne peut pas faire découvrir la vérité ou la fausseté du jugement. On ne peut déterminer si cette proposition est vraie ou fausse qu'*a posteriori*, c'est-à-dire en faisant appel à l'expérience. Par exemple : « La maison est noire », on ne peut pas confirmer la vérité de cette énoncée qu'après avoir vu la caractéristique réelle de cette maison. Donc, tous les jugements ordinaires qui résultent de l'expérience du monde sont synthétiques.

Mais une vraie connaissance, disait Kant, a pour principe des jugements synthétiques *a priori*. Ce qui prouve que Kant ne doute pas un seul instant de l'existence de ces jugements, car sans eux, il ne pourrait pas y avoir des jugements purs, jugements nécessaires à la constitution de toute science.

Un jugement synthétique *a priori* est le jugement qui s'exerce quand dans une proposition, l'attribut ou le prédicat n'est pas impliqué dans le sujet. Par exemple, quand on dit : « L'eau bout à 100° ou $5 + 7 = 12$ », il s'agit d'un jugement synthétique *a priori*. En effet, ces deux jugements apportent des éléments nouveaux à la compréhension du sujet. Ce qu'on déclare du sujet n'est pas inclus essentiellement dans ce sujet. Ces jugements sont dit *a priori* car ils précèdent ou transcendent l'expérience, ce qui implique qu'ils sont nécessaires et universels. Pour nuancer ces deux types de jugements, Kant affirme :

Que les jugements analytiques n'étendent pas du tout nos connaissances, mais seulement développent le concept que j'ai déjà et me le rendent intelligible à moi-même ; que dans les jugements synthétiques, je dois avoir en dehors du concept du sujet quelque chose encore (X) sur quoi l'entendement s'appuie pour connaître qu'un prédicat qui n'est pas contenu dans ce concept lui appartient cependant.³⁷

³⁷ (E) Kant, *Critique de la Raison Pure, Introduction*, p.38

Les rapports entre sujet et objet, en vue d'apporter une connaissance bien fondée demande une analyse des facultés de connaître en déterminant les éléments constitutifs et les sources de la connaissance. Ceci fera l'objet de notre prochaine analyse.

Chapitre II : LES FACULTES DE CONNAITRE ET SES POUVOIRS

A – Les deux éléments fondant la possibilité de la connaissance :

1 – L'intuition :

Georges Pascal disait :

Par intuition, il faut entendre, toujours selon l'étymologie (Latin : *intueri* : voir), la vue directe et immédiate d'un objet de pensée actuellement présent à l'esprit et savoir dans sa réalité individuelle.³⁸

Ainsi, par son origine, le terme intuition est apte à désigner toutes les formes de compréhension immédiate, et concerne des couches très divers du savoir. L'intuition joue un rôle très important dans l'élaboration de la connaissance et c'est grâce à elle que la sensation puisse se rapporter immédiatement ou directement à un objet. Ce qui implique que l'intuition demande toujours la présence d'objet à intuitionner, sans lequel elle ne vaut rien. Par là, Kant sépare nettement l'intuition intellectuelle, opération du « *nous* » ou pensée pure, de l'intuition de « *l'aïstesis* » bien qu'elle attribue à l'une et à l'autre un caractère surtout réceptif.

Pour Kant la séparation de l'intuition en deux catégories : intuition intellectuelle et intuition sensible est capitale. Il a bien souligné qu'avec la pensée pure, l'esprit saisit directement un objet qui n'est pas en contact avec lui. Donc, la connaissance n'est pas possible puisque connaître consiste à rapporter à un objet une intuition donnée, ensuite mettre dans la pensée ce que l'intuition reçoit de l'objet. C'est pourquoi Kant, ne compte que sur l'intuition sensible dans l'élaboration de la connaissance ; car ici, l'objet

³⁸ Georges Pascal, *Pour connaître Kant*, p.45

est en contact direct avec le sujet. Sans intuition, aucun objet ne sera donné. C'est pourquoi l'intuition est à la base de toute activité de connaître. A ce propos, Heidegger dit : « Connaître est premièrement intuitionner »³⁹

Même si l'intuition est importante, Kant reconnaît son insuffisance. Il faut un autre élément qui transforme cette intuition sensible en connaissance. Cet élément n'est rien d'autre que le concept, car des intuitions sans concepts sont aveugles.

2)- Le concept.

On peut entendre par concept une représentation qui se rapporte médiatement à un objet d'expérience, par l'intermédiaire d'autre représentation, qui a sa source dans l'entendement. Il se distingue de l'intuition sensible concrète et singulière par leur caractère abstrait et universel. Il s'agit donc d'une idée d'un objet conçu par l'esprit. L'objet ici en question est un objet sensible, ce qui fait que ce concept est la représentation dans l'esprit des objets perçus ou conçus par les sens. Kant a soutenu à partir d'une analyse de la connaissance scientifique qu'il y a des concepts *a priori* ; c'est-à-dire indépendants de toute expérience. Ces concepts ne nous fournissent pas un contenu de connaissances. Ils ne sont que des formes selon lesquelles la pensée peut se rapporter à un objet en général. C'est seulement par l'application des concepts purs au contenu par la sensibilité que se constituent les objets des connaissances. La fonction des concepts *a priori* est d'unifier nos représentations.

Il faut rappeler que ce n'est pas tout ce qui est indépendant de toute expérience dans l'esprit qui est désignée comme un concept. Comme le concept pur et l'idée sont tous les deux indépendants de l'expérience, la différence réside dans le fait que l'idée est une création de l'esprit lui-même sans la tirer de l'expérience. Elle ne vit que dans l'esprit. Elle est le produit de la raison dont l'objet ne peut se rencontrer dans l'expérience. Par contre, le concept, même s'il est pur, il se rapporte toujours aux objets de l'expérience, puisqu'il provient de l'entendement.

B – Les deux sources d'où découle notre connaissance

³⁹ Martin Heidegger, *Kant et le problème de la métaphysique*, p.83.

La lecture du philosophe Anglais Hume et la connaissance de la philosophie des rationalistes, forment la source de la connaissance chez Kant, à part son effort personnel. Puisqu'à l'empirisme, il accorde qu'il n'y a de connaissance qu'à partir de l'expérience ; au rationalisme, il accorde que la raison est par elle-même source de la connaissance. Puisqu'il y a des jugements synthétiques *a priori*, cela veut dire que pour Kant, notre connaissance trouve sa source à partir de deux éléments interdépendants. Car les intuitions sensibles ne suffisent pas à nous faire connaître quoique ce soit, il faut qu'elles soient ordonnées par les concepts de l'entendement. On va donc analyser ci-dessous les rôles respectifs de ces deux éléments dans la réalisation de la connaissance, en commençant par la sensibilité, qui est la faculté des intuitions, ensuite, l'entendement, qui est la faculté des concepts.

1)- La sensibilité

La première source de la connaissance, an tant qu'une saisie des objets en général, est la sensibilité. Elle est une faculté de connaître immédiate ou directe d'un objet à l'extérieur de nous. Ce qui fait qu'elle est capable de recevoir des impressions venant de l'extérieur. Kant affirme que :

La capacité de recevoir (réceptivité) des représentations grâce à la manière dont nous sommes affectés par les objets se nomme sensibilité.⁴⁰

Ce qui revient à dire que, c'est par la sensibilité que nous pouvons percevoir directement les choses qui se livrent à nous. Il faut souligner que cette réceptivité ne fonctionne que si les objets affectent notre esprit, c'est-à-dire, pour qu'il y ait une intuition possible des objets, il faut qu'ils se manifestent à nos sens. En dehors des objets d'expérience possible, il n'y aura plus de sensibilité. Elle est réservée réellement aux choses où nos organes des sens ont le pouvoir directement. Ce qui implique que la sensibilité ne fonctionne pas en dehors des deux formes *a priori* de la sensibilité : l'espace et le temps.

Donc, la sensibilité tient une place très importante dans la réalisation de la connaissance parce qu'elle constitue le fondement de toute connaissance. Elle est à la

⁴⁰ Kant, *Critique de la Raison Pure*, p.53.

base, car sans les intuitions sensibles, la seconde source de notre connaissance perd sa légitimité puisque connaître c'est toujours connaître quelque chose.

2)- L'entendement.

La deuxième source est l'entendement : les perceptions sensibles ne deviennent pas connaissances que grâce aux formes de la pensée. Il est une fonction de l'esprit reliant la sensation grâce aux catégories. A ce propos, Albin Michel dit :

Ces catégories étant les fonctions qui permettent de penser ce qui est donné dans l'intuition.⁴¹

Ce qui implique que tous les objets, en tant qu'ils sont pour nous, doivent nécessairement être soumis aux règles de l'entendement. La pensée est l'acte de l'entendement et le produit de l'entendement est la représentation. Comme connaître est la somme d'une pensée et d'une matière, donc tout objet existant hors du monde sensible échappe au domaine de ce qui est pensable par les catégories humaines. Donc, les catégories ne peuvent penser que les phénomènes empiriques.

A la différence de la faculté des intuitions, l'entendement est un pouvoir de connaître non sensible. L'entendement produit des concepts. Par conséquent, il est une faculté de connaître médiate, c'est-à-dire par l'intermédiaire des concepts. Par le moyen des concepts, l'entendement, organise, établit une classification par catégorie les éléments de l'intuition.

C)- La complémentarité de la sensibilité et de l'entendement

Nous comprenons que la sensibilité est un moyen pour nous d'acquérir de l'objet extérieur à nous, des représentations. Parce qu'elle est en contact direct avec les objets. Kant affirme que :

C'est donc au moyen de la sensibilité que des objets nous sont donnés, et seule elle nous fournit des intuitions.⁴²

⁴¹ Albin Michel, *Encyclopedia universel*, Volume I, p.818.

⁴² (E.) Kant, *Critique de la Raison Pure*, p.53.

A travers cette affirmation, nous constatons que la sensibilité est à la base même de la connaissance, elle est un point incontournable. Mais si toute activité de connaître a nécessairement pour point de départ, l'intuition sensible elle n'est pas suffisante. Elle doit bénéficier de la conceptualisation. Par cette activité de conceptualisation, la raison est effectivement un principe déterminant de la faculté de connaître. Ainsi, l'entendement transforme les données sensibles en signification. Kant explique l'interdépendance de ces deux facultés en disant :

Sans la sensibilité, nul objet ne nous serait donné ; sans l'entendement, nul ne serait pensé. Des pensées sans matières sont vides ; des intuitions sans concepts sont aveugles.⁴³

Ce qui revient à dire que, toute connaissance doit d'abord passer par la sensibilité. Cela est nécessaire car les concepts doivent se rapporter aux objets intuitionnés pour les rendre intelligible. Si l'un de ces deux propriétés est absent, la connaissance serait aussi absente. Ces deux éléments sont inséparables et l'un dépend de l'autre.

Mais ces deux facultés ne peuvent pas fonctionner à bon escient en dehors de leur champ d'activité. Ce qui nous amène à étudier les cadres dans lequel une connaissance est possible.

⁴³ *Ibid*, p.77.

Chapitre III : LES DOMAINES OU UNE CONNAISSANCE OBJECTIVE EST POSSIBLE.

Kant a bien tracé le cadre selon lequel notre raison trouve le champ de son usage correct, c'est-à-dire le cadre où une connaissance est possible. On entend par possible ici une connaissance reposant sur le principe de la limite du pouvoir théorique de la raison. La raison, constate Kant, parfois excède le champ défini par l'esthétique, ainsi que les pouvoirs de l'entendement. Ce qui revient à dire que pour qu'il y ait une connaissance objective, la raison ne doit jamais prétendre d'aller au-delà des limites des pouvoirs de notre faculté de connaître. On va déterminer ci-après les cadres où la connaissance est possible.

L'esthétique transcendantale.

Chez Kant, l'esthétique désigne une étude de ce qu'il y a de sensible dans la connaissance. D'où, l'esthétique transcendantale est l'étude des intuitions pures ou formes *a priori* de la sensibilité ; c'est-à-dire des formes nécessaires de toute connaissance sensible, à savoir, l'espace et le temps. A la question, dans quelle condition accédons-nous aux données empiriques, Kant nous amène d'abord à observer les deux formes *a priori* de la sensibilité.

1)- L'espace

L'espace est une intuition pure, la forme *a priori* de la sensibilité. Il n'existe que par et pour le sujet. Il est le cadre à l'intérieur duquel sont données et liées les sensations. Donc, l'espace ne présente que les phénomènes, le seul domaine où notre intuition est capable de saisir quelque chose. A ce propos Kant nous dit :

L'espace est une représentation nécessaire *a priori* qui sert de fondement à toutes les intuitions extérieures.⁴⁴

Cela veut dire que l'espace sert de fondement au phénomène extérieur. Ce qui signifie que l'espace précède en nous toute apparition des objets, et nul objet ne peut nous être donné sans la représentation *a priori* de l'espace. Ce qui implique qu'il est impossible de percevoir un objet qui n'occupe pas une portion de l'espace.

2) - Le temps

Pour qu'un objet, quel qu'il soit, puisse être donné, il faut qu'il se produise en un instant déterminé du temps. Mais tout cela ne concerne que notre expérience, les phénomènes et non les choses en elles mêmes. C'est dans le temps que s'opèrent le déroulement successif de la diversité sensible et la compréhension unificatrice de ce déroulement. Comme le dit Kant :

La simultanéité ou succession ne tomberait pas elle-même sous la perception, si la représentation du temps ne lui serait *a priori* de fondement.⁴⁵

Donc, tout se passe dans le temps mais le temps demeure et ne change pas en tant que forme universelle *a priori*. Autrement dit, toute chose se manifeste dans le temps, c'est-à-dire chaque objet a sa propre durée. Kant déclare que :

La permanence exprime en général le temps, comme le corrélatif constant de toute existence des phénomènes, de tout changement et de toute simultanéité.⁴⁶

En somme, toute chose que nous intuitionnons dans l'espace et dans le temps ne sont que des phénomènes. Parce que les formes *a priori* de la sensibilité sont à la source de nos perceptions et de nos conceptions. Si donc notre pouvoir d'intuitionner est limité dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire dans le monde phénoménal, cela implique que notre pouvoir de connaître ne doit jamais dépasser la limite de notre expérience

⁴⁴ (E.) Kant, *Critique de la Raison Pure*, p.55

⁴⁵ *Ibid*, p.61

⁴⁶ *Ibid*, p.178

possible. Car seul dans le monde phénoménal que nous pouvons fonder une connaissance objective. Ce qui fait que l'expérience est l'un des cadres où notre faculté de connaître trouve sa légitimité dans son activité.

3)- L'expérience

Il est vrai que l'objectif majeur de notre auteur est de trouver un moyen pour parvenir à une connaissance objective. Il commence par faire un examen qui a pour fin de distinguer ce que la raison peut faire et ce qu'elle est incapable de faire. La question qui se pose, est alors de savoir si notre connaissance est véritablement limitée aux objets tels qu'ils nous apparaissent ?

C'est pour répondre à cette question que Kant nous propose l'expérience comme l'un des cadres de la connaissance possible. L'expérience exige toujours la présence d'un objet. Cet objet est donné dans l'espace, ce qui implique que l'expérience n'est possible que dans l'espace. C'est pourquoi l'espace est comme la forme originaire de l'expérience externe. Donc, l'objet de l'expérience n'est autre que ce qui apparaît et ce qui se manifeste en nous. Kant a bien dit que hors de l'expérience possible, nulle connaissance objective n'est possible. Ce qui revient à dire que pour avoir une connaissance objective, on ne doit pas sortir du domaine de l'expérience. Le pouvoir de notre faculté de connaître est limité dans le monde phénoménal. Parce que les sens et l'entendement ne visent que les phénomènes, c'est-à-dire les choses telles qu'elles sont. En dehors du monde phénoménal résident les choses en soi. Ce monde nouménal est inaccessible à l'expérience. Son objet n'est pas présent. Il n'y a pas de contact entre sujet connaissant et objet à connaître, donc, il n'est pas un monde de connaissance.

En somme, la connaissance n'est jamais objective et scientifique que dans le domaine de l'expérience, c'est-à-dire dans le monde phénoménal. Cela parce que, seuls les objets phénoménaux peuvent être connus et le sujet connaissant, à savoir l'homme, ne peut utiliser ses facultés de connaître légitimement que dans le domaine de l'expérience, incluses dans les formes *a priori* de la sensibilité : l'espace et le temps.

CONCLUSION

Au terme de cette analyse, nous pouvons affirmer que pour Kant, la connaissance, pour qu'elle soit légitime et possible, demande une certaine condition. Pour découvrir ces conditions, Kant nous amène à trouver une réponse à la question : « que pouvons-nous connaître ? » A ce propos, il opère un examen critique de la raison, déterminant ce qu'elle peut faire et ce qu'elle est incapable de faire. L'opération critique effectuée par Kant ici, n'est pas dans l'ordre d'une critique sceptique mais d'un examen concernant l'usage, l'étendue et les limites de la raison.

D'abord, nous tenons à dire que dès le départ, notre auteur a bien précisé que dans sa théorie de la connaissance, le rapport existant entre le sujet connaissant et l'objet à connaître est incontournable. Ce qui implique que dans la recherche de la connaissance, il faut toujours la présence du penseur et des objets à penser. Car « connaître c'est mettre en forme une matière donnée. »⁴⁷. Autrement dit, une connaissance doit toujours se rapporter avec un objet. Elle exige un contact avec la matière. Cela est nécessaire car la sensibilité posée à la base même de tout acte de connaître est impuissante en dehors des objets sensibles.

Puis, Kant établit une analyse sur notre faculté de connaître. Car notre connaissance est déterminée par la capacité de notre faculté de connaître selon leur pouvoir de représenter les objets. Notre auteur a bien souligné cela en disant que

Toute connaissance commence par les sens, passe de là à l'entendement et s'achève dans la raison.⁴⁸

⁴⁷ George Pascal, *Pour connaître Kant*, p. 32

⁴⁸ (E.) Kant, *Critique de la raison pure*, p.254

A travers cette affirmation, nous voyons que la connaissance a comme source première la sensibilité. Ce n'est qu'à partir de la sensibilité que l'on découvre les lois qui régissent les phénomènes. La sensibilité est la faculté des intuitions. Ce qui fait que sa limite se trouve dans la limite où nous ne pouvons plus utiliser notre intuition. Donc, la faculté sensible est finie car l'intuition est limitée. Et sa limite ne dépasse pas le phénomène.

Nous possédons aussi la faculté de connaître non sensible qui est l'entendement. Avec l'entendement, notre connaissance n'est plus sensible mais conceptuelle. Et doit toujours aller avec la sensibilité car la connaissance de l'entendement n'est pas directe, il n'a pas le pouvoir d'intuitionner. Donc, le pouvoir de l'entendement dépend de la sensibilité. Rien n'est pensé dans l'entendement sans l'activité de la sensibilité et ses pouvoirs. Comme les concepts de l'entendement doivent toujours se rapporter à des objets, ils assurent donc l'éclaircissement des données des sens, et de faire en sorte qu'ils aient des significations. A la différence de ces deux facultés, la raison avec ses idées est conçue comme faculté suprême. Elle peut prétendre découvrir ce qui est inconditionné. Dans son fonctionnement, elle correspond à rien de ce qui est sensible. Donc les idées ne peuvent pas constituer une connaissance. Elles dépassent les limites de l'expérience possible.

Ainsi, pour Kant, la condition de possibilité de la connaissance dans chaque stade de faculté de connaître, dépend de la présence de la forme *a priori*. Pour montrer le pouvoir de cet *a priori*, notre auteur a fait l'invention de la raison pure. Le but est de pouvoir prouver l'existence de l'*a priori* et de déterminer quelles activités *a priori* comporte la raison pure

A ce propos Y. Belaval dit :

Toutes les facultés cognitives, sensibilités, entendement, raison possèdent des connaissances dont l'origine n'est pas l'expérience et qui sont par conséquent le bien propre de la raison humaine.⁴⁹

⁴⁹ (Y.) Belaval, *La Révolution kantienne*, p.44.

Il faut accepter que la présence de forme *a priori* est l'une des conditions nécessaires à la réalisation de la connaissance. Avec la sensibilité, nous avons comme forme *a priori* l'espace et le temps. Ils sont antérieurs à l'expérience. Ces formes sont strictement la forme interne et externe de notre intuition. De même aussi pour l'entendement qui, à un deuxième niveau d'organisation, possède comme forme *a priori* les catégories. A la différence de la première forme, l'entendement est conceptuelle. D'où l'idéalisme transcendantal de Kant, là où il suppose que tout objet de connaissance doit être déterminé *a priori* par la nature même de notre faculté de connaître. Avec cette détermination *a priori*, le sujet pensant doit envisager la valeur objective de la connaissance. Il faut se méfier de la raison avec ses propres idées. Car son *a priori* n'a pas d'usage empirique. Elle sort du cadre du domaine de la connaissance possible. La démarche relève des objets purement formels sans la moindre trace d'une expérience concrète. Elle prétend connaître les choses extra-sensibles. C'est pourquoi notre auteur ajoute comme condition nécessaire à la réalisation de la connaissance la séparation du monde en deux.

Toute connaissance a une forme et une matière. Ce qui fait qu'il y a une condition nécessaire dans l'usage de notre raison, dans la détermination de la connaissance. Le concept doit être utilisé seulement dans un usage logique et empirique mais non pas dans un usage transcendantal. Les limites de notre connaissance objective et scientifique restent rivées à l'expérience. Elle ne peut atteindre que le phénomène. Seul le phénomène peut se livrer à notre faculté de connaître. La relation entre sujet-objet est possible. Cette relation n'existe que dans le monde que Kant lui-même a nommé « monde phénoménal ». Dans ce monde, tout acte de connaître est valable parce qu'il est un monde de l'expérience, un monde où l'objet est en contact avec le sujet pensant. Et que toutes les perceptions et les représentations que nous avons organisées sont soumises aux deux formes de la sensibilité. Tout ce que nous concevons est spatio-temporel.

Quant au deuxième monde, qui est le « monde nouménal », notre auteur dit que c'est la raison proprement dite qui s'y occupe de toutes les tentatives de connaître. Ici, son usage n'a intégralement pas de relation avec les objets matériels. L'objet d'étude n'est pas en relation avec le sujet pensant. Si on entend par connaissance, chez Kant rapporter à un objet une intuition donnée, est ce qu'on peut avoir une intuition sur

l'âme, Dieu et la liberté ? Tout cela constitue les objets d'étude de la métaphysique. Kant nie absolument que nous avons une intuition de tels objets. Les choses en soi ne pourraient pas être l'objet d'une intuition possible.

En outre, Kant exige que toute connaissance doive être élaborée de façon synthétique. Il semble impossible d'avoir une vérité synthétique sur les objets qui ne se livrent pas à l'expérience. De même aussi, si l'acte d'imaginer constitue une condition nécessaire à la réalisation de la connaissance, il est impossible aussi d'élaborer un schème sur un objet qui n'est pas présent. Donc, pour que la possibilité de la connaissance soit, nous devons concentrer notre analyse sur les réalités phénoménales de ce monde. Car la connaissance *a priori*, objective et synthétique, les seules connaissances légitimes, ne peuvent pas aller au-delà du phénomène. Etant donné que les cadres *a priori*, espace et temps, où l'acte de connaître se déroule et les facultés de connaître ne visent que le phénomène.

Par conséquent, toutes les conditions nécessaires de la possibilité de la connaissance excluent la possibilité de la connaissance dans le monde nouménal, et à la réponse à la question « que pouvons-nous connaître ? » notre auteur répond que :

Nous ne puissions connaître aucun objet comme chose en soi, mais seulement en tant qu'objet d'intuition sensible, c'est-à-dire en tant que phénomène.⁵⁰

La science est donc possible, elle peut fournir des certitudes, puisque la raison est capable de connaître les phénomènes. Mais la métaphysique est illégitime car par définition, elle concerne l'en soi ou l'extra-phénoménal. En constatant l'impossibilité en métaphysique d'avoir une connaissance certaine, elle n'est plus classée dans le savoir théorique de la raison. Kant change le statut et le domaine de la métaphysique, il va la classer dans le domaine de la pratique ou moral. Ce qui fait que la limite de la connaissance dans le monde du phénomène, n'empêche pas l'esprit à spéculer ou à penser les choses au-delà du phénomène. A vrai dire, elle est un examen qui va attribuer à chaque faculté un rôle convenable.

⁵⁰ (E.) Kant, *Critique de la Raison Pure*, p.254.

Au dire de Kant lui-même, la où échoue la raison pure va intervenir et réussir la raison pratique. La raison pratique concerne l'étude de notre valeur. La source des valeurs est la conscience. Ce n'est pas la conscience instinctive et sentimentale, mais la conscience qui est la raison. Notre auteur croit à l'universalité de la raison. C'est cette raison qui fait la loi morale. Donc, l'obligation morale prend sa source à l'intérieur de notre conscience. Ainsi la raison pure ne sert plus à déterminer un objet, elle sert plutôt à guider l'homme dans sa vie pratique. C'est en ce sens que la morale repose sur le principe : « agis toujours conformément aux exigences de la raison ».

Pour nous, les lecteurs de Kant, nous devons prendre en considération l'apport extraordinaire de son œuvre sur le développement de la science. Il nous amène à bien distinguer le domaine de la foi et de la raison dans leur fonctionnement. Nous sommes libérés des soumissions à une autorité pré-établie ; dès lors, toute vérité est toujours révisable et toujours soumise à l'expérience. Convaincu de cette démarche, Louis Pasteur affirme : « Lorsque je rentre dans mon laboratoire, je laisse ma foi au vestiaire ».⁵¹

Précisons une fois de plus que cette conception n'implique aucun discrédit porté contre la foi et les croyances des gens, il s'agit simplement de deux doctrines qui fonctionnent avec des règles différentes. On peut dire, pour terminer, que la fameuse querelle du Moyen Age, consistant à opposer foi et raison, a trouvé sa solution chez Kant.

⁵¹ (L.) Pasteur, *Technique de l'expression écrite et orale*, p.53

BIBLIOGRAPHIES

I - OUVRAGES DE KANT

- 1)- *Critique de la raison pure*, Traduction française par Tremesaygues et Pacaud, Préface de Serrus, Paris, PUF, 1930, 584pages
- 2)- *Prolégomènes à toute métaphysique future qui voudra se présenter comme science*, Traduction de l'Allemagne par Gibelin, 9^{ème} Ed., Paris, J. Vrin, 1974, 183 Pages.
- 3)- *Premiers principes métaphysiques et la science de la nature*, Traduit de l'Allemagne par Gibelin, Paris, J. Vrin, 1952, 166 pages.
- 4)- *Réponse à Eberhard*, Traduction, Introduction et note par Roger Kempf, Paris, J. Vrin, 1950, 125 Pages.
- 5)- *Fondement de la métaphysique des Mœurs*, Traduction de Victor Delbos Revue par A. PHILONENKO, Paris, J. Vrin, 1987, 154 pages.
- 6)- *Vers la paix perpétuelle. Que signifie s'orienter dans la pensée ? Qu'est-ce que les lumières ?*, Introduction, notes, bibliographie et chronologie par Françoise Proust, Traduction par J. François Poirier et Françoise Proust, Paris, Flammarion, 1991, 206 pages.

II - OUVRAGES SUR KANT

- 7)- BELAVAL (Yvon), *La révolution Kantienne*, Paris Gallimard, 1973, 309 pages.
- 8)- DELEUZE (Gilles), *La philosophie critique de Kant*, doctrine des facultés, Paris, PUF, 1963, 107 pages.
- 9)- GOULIGA (Arsenij), *Emmanuel Kant, Une vie*, traduction de Jean Marie Vaysse, Mousco, 1981, édition française Aubier Montaigne, 1985, 349 pages.
- 10) – HEIDEGGER (Martin), *Kant et le problème de la métaphysique*. Traduction de l'Allemagne par Alphonse de Waethens, Paris, Gallimard, 1953, 308 pages

11) – LACROIX (Jean), *Kant et le kantisme*, Que sais-je ?, 6^{ème} édition, Paris, PUF, 1981, 128 pages.

12) – PASCAL Georges, *Pour connaître Kant*, Bordas, 1970, 155 pages.

13) – VERNEAUX (Roger), *Renouvier, disciple et critique de Kant*, Paris, J. Vrin, 1945, 138 pages.

14) – WEIL (Eric), *Problème Kantien*, Paris, J. Vrin, 1970, 176 pages.

III- AUTRES OUVRAGES

15)- BARIL (Denis) et GUILLET (Jean), *Technique de l'expression écrite et orale*, Tome I, Paris, Dalloz, 1996, 244 pages.

16)- BREHIER (Emile), *Histoire de la philosophie*, Tome II, Paris, J. Vrin, 1945, 138 pages.

17)-HESS (Remi), *25 livres clés de la philosophie*, Allier(Belgique), Marabout, 1995, 410 pages.

18)- HUME (David), *Enquête sur l'entendement humain*, Traduction par André Leroy, Paris, 1976, 167 pages.

19)- KUNG (Hans), *Dieu existe-il ?*, Réponse à la question de Dieu dans le temps moderne, Traduit par Jean Louis Schlegel, Paris, Seuil, 1981, 929 pages.

20)- ROUGIER (Louis), *La métaphysique et la langue*, Paris, Flammarion, 1960, 247 pages.

21) – RIVELAYGUE (Jacques), *Leçon de la métaphysique allemande*, Tome II, « Kant », Bernard Ecrasset & Fasquelle, Paris, 1992, 503p.

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS.....	2
INTRODUCTION	2
Première partie : AUX SOURCES DE LA PHILOSOPHIE KANTIENNE.....	5
ET SON CONTEXTE	5
Chapitre I : - LES SOURCES DE LA PHILOSOPHIE DE KANT	6
A – L’éducation dans le Piétisme :	6
B – L’influence de la tradition rationaliste.	6
C – L’influence de Hume.	8
Chapitre II : CONTEXTE PHILOSOPHIQUE DE KANT	9
A – Le siècle des Lumières	9
1 – Définition	9
2 – Sa manifestation.....	9
B – PERIODES CRITIQUES.....	10
1 – Période Précritique.....	10
2 – Période critique.	11
Deuxième partie : NATURE DE LA CONNAISSANCE ET SES LIMITES	13
Chapitre I : - KANT ET LE CONCEPT DE LA CONNAISSANCE	14
A – Définition de la connaissance	14
B – Les différentes sortes de connaissance.....	16
1)- Connaissance <i>a priori</i>	16
2)- la connaissance <i>a posteriori</i>	17
3)- Connaissance pure.....	18
4)- Connaissance pure et connaissance <i>a priori</i>	18
C – L’origine de la connaissance humaine.	19
Chapitre II : KANT ET L’ANALYSE DE LA CONNAISSANCE	22
Les formes de la sensibilité et de l’entendement.	22
1)- Les formes <i>a priori</i> de la sensibilité.....	22
a)- L’espace.....	22
b)- le temps	23
2)- La forme <i>a priori</i> de l’entendement	24
Chapitre III : KANT ET LES LIMITES DE LA CONNAISSANCE	28
A-LE PHENOMENE ET LE NOUMENE.....	28

1)- Le phénomène	28
B-LA METAPHYSIQUE	30
1- Définition.....	30
2) Le problème critique au sujet de la métaphysique	31
Troisième partie : LES CONDITIONS DE POSSIBILITE DE LA CONNAISSANCE CHEZ KANT	35
Chapitre I : LES RAPPORTS ENTRE SUJET ET OBJET.....	36
A) – Les caractéristiques des objets à connaître.	37
B)- Le sujet transcendantal de Kant.....	38
1)- L'idéalisme transcendantal.....	40
a)- la révolution copernicienne de Kant.....	42
C)- La notion du schématisme.	43
D)- Jugements analytiques et jugements synthétiques	44
1) Les jugements analytiques.....	44
2) Les jugements synthétiques.....	45
Chapitre II : LES FACULTES DE CONNAITRE ET SES POUVOIRS	47
A – Les deux éléments fondant la possibilité de la connaissance :	47
1 – L'intuition :	47
2)- Le concept.	48
B – Les deux sources d'où découle notre connaissance	48
1)- La sensibilité	49
2)- L'entendement.....	50
C)- La complémentarité de la sensibilité et de l'entendement.....	50
Chapitre III : LES DOMAINES OU UNE CONNAISSANCE OBJECTIVE EST POSSIBLE.....	52
L'esthétique transcendantale.....	52
1)- L'espace	52
2) - Le temps	53
3)- L'expérience.....	54
CONCLUSION.....	55
BIBLIOGRAPHIES.....	60
TABLE DES MATIERES	62